

《靜宜語文論叢》第十三卷第一期（110年6月），77-121頁  
*Providence Forum: Language and Humanities* Vol.XIII, No.1 (June 2021), 77-121

## Anna de Noailles, âme gnostique

安娜德諾雅，靈智派的靈魂

Katarzyna Stachura

舒卡夏

Department of European Languages and Cultures,  
National Chengchi University, Republic of China (Taiwan)

國立政治大學歐洲語文學系

## « Anna de Noailles, âme gnostique »

Katarzyna Stachura

### Résumé

Du destin, à tous les égards, extraordinaire, d'Anna de Noailles (1876-1933), la postérité a retenu principalement la part de légende : ses apparitions exubérantes dans des soirées mondaines de la Belle Epoque, sa loquacité hors du commun, ses célèbres inimitiés... Pourtant, on ne saurait en aucun cas réduire l'auteur du *Cœur innombrable* à cette image anecdotique. Il suffit de se plonger dans l'œuvre – poétique, romanesque – de cet écrivain pour comprendre que nous sommes en réalité en présence d'une âme gnostique, remplie d'une profonde mélancolie et du sentiment de la vanité de tout. C'est précisément à l'analyse du réseau sémantique de cette « révolte métaphysique » dans l'œuvre d'Anna de Noailles que je m'emploie dans cette contribution. L'étude comporte trois grandes parties, consacrées, respectivement, à la perception du monde et de la vie humaine dans l'œuvre noaillienne (« Un globe hostile aux humains »), au sentiment d'extranéité d'Anna « jetée » ici-bas (« L'Etrangère ») et, enfin, à la certitude, chez notre auteur, d'une élection qui s'apparente, selon moi, à la possession de la gnose (« La Gnostique »). Par ce travail, j'espère démontrer le bien-fondé du concept, très intéressant à mes yeux, du « gnosticisme éternel » dans la littérature française.

**Mots-clés :** Anna de Noailles, gnosticisme éternel, poésie, nihilisme

Katarzyna Stachura, Ph.D Docteur en Sciences du langage, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Professeur associé de français, Département de Langues et Cultures Européennes, Université Nationale Chengchi

## 安娜德諾雅，靈智派的靈魂

舒卡夏

### 摘要

安娜德諾雅(Anna de Noailles,1876-1933) 的命運各方面看來都極為非凡，但後人通常僅記得這個部分：在美好年代(La Belle Époque)上流社會的晚宴中，她那些光彩奪目的出場、她不同凡響的能言善道、她出了名的惡意... 然而，我們無論如何都不能將〈不可計數的心〉的作者簡化為這種流言蜚語般的形象。當沉浸於安娜的作品(詩歌、小說)中時，會發現我們實際上面對的是一個桀傲不馴的靈魂，她懷有著深沉的憂鬱和一種萬物皆虛無的激進情緒。我在這份研究中所採用的，正是對於安娜作品中這種「形上學的反抗」的語意網絡分析。此研究包含三個主要部分，分別是關於：一、安娜作品中對於世界和人類生命的整體認識(《對人類具有敵意的世界》)；二、被「拋入」世間的安娜的異鄉人情緒(《異鄉人》《L'Etrangère》)；三、安娜認為自己是萬中選一之人的篤定。這種篤定在我看來，類似於持有某種能洞悉一切的「靈知」(gnose)(《靈知者》《La Gnostique》)。我希冀透過此研究來證明，這個對我來說十分值得關注的概念:法國文學中「永恆的靈知主義」。

**關鍵詞：**安娜德諾雅、永恆的靈知主義、詩歌、虛無主義

## Anna de Noailles, a gnostic Soul

Katarzyna Stachura

### Abstract

The fate of Anna de Noailles (1876-1933) is in all respects extraordinary. The posterity retained mainly this part of legend: her enthusiastic appearances at those social parties during the Belle Époque, her exceptional loquacity, her famous enmities... However, we could in no way reduce the author of *Coeur innombrable* to this anecdotal image. While immersing yourself into the works of Anna (poetries, novels), you can realise that you are in fact standing in front of a gnostic soul which is filled with deep melancholy and the radical feeling of the vanity of everything. I conduct precisely in this study the analysis of the semantic network of this “metaphysical revolt” in the works of Anna de Noailles. The study consists of three main parts which are devoted to, respectively, different aspects. Firstly, the overall understanding of the world and human life in the works of Anna (“World hostile to people”). Secondly, the feeling of being an outsider who was “thrown” here below (“The Outsider”). And finally, the certainty in our author of being a unique chosen one. In my opinion, this certainty is similar to possessing gnosis (“The Gnostic”). Through this work, I hope to demonstrate the merits of the concept of the “eternal Gnosticism” (Yves Bonnefoy) in French literature, which is extremely interesting to me.

**Keywords:** Anna de Noailles, eternal Gnosticism, poetry, nihilism

Katarzyna Stachura, Ph.D in Sciences of language, the School of Advanced Studies in the Social Sciences, Associate professor of French, Department of European Languages and Cultures, National Chengchi University

## Introduction

« Trèfle à quatre feuilles », « fiancée du soleil », « muse jardinière », « perle précieuse », « femme fontaine » ... Telles sont quelques-unes des formules célèbres, aussi originales que frappantes, par lesquelles Anna de Noailles, écrivain, poète, mais aussi femme mondaine de la Belle Époque, est définie par ceux qui l’approchèrent. Elles font référence, respectivement, aux origines multiples (roumaines, turques, grecques, françaises...) de l’auteur de *La Domination*, à sa consubstantialité avec les éléments naturels, son amour des jardins, enfin sa personnalité exubérante et sa volubilité légendaire. A ces formules, ajoutons-en une encore : « âme gnostique ».

L’âme, c’est ce qui nous anime, ce qui fait que nous sommes vivants et que nous percevons le monde, les autres et nous-mêmes, de manière qui nous est propre. Mais « gnostique » ? D’un point de vue historique, au sens étroit du terme, le mot « gnose » – qui veut dire « connaissance » – désigne un mouvement « hérétique » contemporain du christianisme primitif, ayant survécu, sous cette forme-là, jusqu’au VII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Si la gnose apparut comme condamnable au regard de l’église officielle, c’est qu’elle s’opposait sur tous les points – rapport à Dieu, à la condition humaine, à la connaissance, au mal – à cette dernière, en brouillant ainsi considérablement le message contenu dans les écrits canoniques. Un autre point de divergence est à noter : si le christianisme officiel tendait à se rallier une masse de fidèles, la gnose, elle, prétendait donner du monde une interprétation accessible aux seuls initiés ou à une classe de « connaisseurs »<sup>2</sup>. Sans entrer ici dans l’histoire de ce mouvement d’une extrême complexité, retenons-en ce caractère exigeant et volontairement élitiste, ainsi que son refus de suivre les opinions communément admises.

---

<sup>1</sup> Un mouvement, ou plutôt des mouvements : le nom générique de la gnose englobe en effet de très nombreux avatars à travers le temps. Un lecteur qui n’est pas familier avec la gnose, lira avec profit *La Tentation de Saint Antoine* de Gustave Flaubert (éd. de Claudine Gothot-Mersch, Paris, éd. Gallimard, 1983). Y sont présentées (cf. le chapitre IV et le lexique à la fin du livre) les principales figures et sectes gnostiques et leurs caractéristiques : Manès, Marcion, Bardesane, Valentin, Basilide, les Carpocratien, les Nicolaïtes, etc.

<sup>2</sup> Henri-Charles Puech, « La gnose et le temps », *Eranos-Jahrbuch*, n° XX, 1952, p. 76.

En effet, ce n'est pas tant le sens étroit, historique, du gnosticisme, qui nous importe ici, que ses avatars atemporels. Dans cette acception-là, la gnose est à entendre comme « une tentative de réflexion rationnelle, un effort de compréhension logique pour repenser l'existence du monde et le destin de l'homme. »<sup>3</sup> Or, force est de constater que de telles tentatives exigeantes, désireuses de « connaître » et de « comprendre », sont de tous les temps, ce qui nous autorise à parler du « gnosticisme éternel »<sup>4</sup>, exactement de la même manière qu'on dit le « baroque éternel »<sup>5</sup>. Dans cette perspective anhistorique, le gnostique n'est plus, comme le dit Yves Bonnefoy, « un de ces théosophes des premiers siècles, dont on ne sait plus que les bizarres spéculations, mais un écrivain, un artiste, dont on peut suivre le travail dès les premières surprises de leur regard sur le monde. »<sup>6</sup> Ainsi, selon les tenants du gnosticisme éternel, seraient gnostiques des figures telles que Baudelaire, Nietzsche, Kafka, Artaud, Beckett<sup>7</sup> ; Goethe, Chamfort, Lichtenberg, Soloviev, Boulgakov<sup>8</sup>, ou, plus près de nous, Cioran<sup>9</sup>. La fréquentation intime d'œuvres littéraires en révélerait d'autres : Flaubert, Camus, Yourcenar... Et, selon l'optique de cet article, Anna de Noailles...

La vie de la comtesse de Noailles est, à tous les égards, extraordinaire. Née en France d'un père roumain et d'une mère turque, riche, belle, cultivée, brillante, Anna cache en même temps dans son âme une mélancolie indéfinissable, qui mine son existence depuis son plus jeune âge. Ce secret difficilement communicable au monde extérieur, cette « connaissance » singulière de « l'indéchiffrable » qui angoisse, Anna de Noailles les confiera à ses œuvres, offrant à la société un autre visage : celui d'une femme précieuse, d'un rare orgueil, habituée à toutes sortes d'excès. C'est ce fond de l'âme de notre écrivain – l'âme que nous appellerons dorénavant gnostique – qui sera l'objet de

<sup>3</sup> Jacques Lacarrière, *Les Gnostiques*, Paris, éd. Gallimard, 1973, p.118.

<sup>4</sup> Yves Bonnefoy, *La Poésie et la gnose*, Paris, éd. Galilée, 2016, p. 31.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet, Eugenio D'ors, *Du baroque*, Paris, éd. Gallimard, 2000. Cette contribution sur le gnosticisme éternel d'Anna de Noailles s'inscrit dans une étude plus vaste, intitulée « Anna de Noailles, âme baroque ».

<sup>6</sup> Yves Bonnefoy, *La Poésie et la gnose*, op. cit., p. 30.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>8</sup> Pierre Hadot, « Gnostiques », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1995, p. 538.

<sup>9</sup> Jacques Devitte, « Du refus à la réconciliation. À propos de l'acosmisme gnostique », *Le Temps de la réflexion*, n° 10, « Le Monde », 1989, p. 161.

cette recherche. A travers trois grandes parties – analysant respectivement la perception du monde et de la vie humaine dans l’œuvre d’Anna de Noailles, le sentiment d’extranéité de notre auteur ici-bas ainsi que sa certitude d’une élection surnaturelle qui fait penser à la gnose – je m’efforcerai d’établir un solide réseau sémantique du gnosticisme éternel dans l’œuvre noaillienne.

## **I. Un globe hostile aux humains**

Chaque pensée philosophico-religieuse possède sa propre représentation du monde, qu’elle exprime par le biais de récits à valeur symbolique. Rappelons en quelques mots les fondements mythiques du christianisme orthodoxe. Dieu, considéré comme bon, juste, généreux et protecteur créa le monde et tous les êtres vivants dont l’homme, eu égard à son degré de perfection, est pour ainsi dire le couronnement. Destiné à vivre dans un lieu paradisiaque, pour peu qu’il respecte l’interdit divin de goûter à l’arbre de la connaissance, l’homme désobéit à Dieu et se vit chassé du paradis pour bâtir le monde qui est le nôtre. De ce point de vue, c’est l’homme, créé bon et devenu mauvais, qui est considéré comme « coupable », et comme le seul responsable de son destin. Telle n’est pas la perspective de la gnose, qui s’emploie, au contraire, à déculpabiliser l’homme pour accuser son créateur, ayant commis l’acte de la création non comme un acte d’amour éclairé par l’intelligence divine, mais bien comme une iniquité, aux conséquences désastreuses pour l’humanité venue ainsi à l’existence par des voies obscures. Mais, bien qu’étant la plus exposée à la destruction parmi les créatures, l’homme, tel un Sisyphe, trouvera le courage pour défier son créateur.

### **1. Le Mauvais démiurge**

Selon les mythes cosmogoniques d’inspiration gnostique, le Dieu bon aurait été contrarié dans la création du monde – voulu bon, à son image – par un principe de corruption – un démiurge mauvais : le monde dans lequel nous vivons serait ainsi le résultat d’un acte de sabotage cosmique aux conséquences catastrophiques. Du fait de cette création pervertie, comme l’écrit Henri-Charles Puech, « La vie présente, avec ses souffrances infinies, n’est pas la vraie Vie. Bien plus, la durée, dont tous les instants s’engendrent et se détruisent l’un l’autre, où chaque moment surgit pour être aussitôt englouti le moment suivant, où tout

paraît, disparaît, réapparaît en un clin d’œil, sans ordre, sans but ni cesse ni fin, – la durée a en elle-même, sous une apparence de vie, un rythme de mort. »<sup>10</sup>  
 Nous suivrons les articulations de cette vision gnostique du monde dans l’œuvre d’Anna de Noailles.

Les accents gnostiques surgissent très tôt dans la poésie d’Anna de Noailles. Un poème écrit en 1895, à l’âge de 19 ans, intitulé *L’exil*<sup>11</sup>, contient déjà les principaux champs sémantiques du « gnosticisme éternel ». La teneur et la tonalité du poème émeuvent d’autant plus qu’elles émanent d’une jeune femme à qui, en apparence, la vie a tout donné. Pourtant Anna y parle d’exil, d’errance, de solitude et son lexique est déjà celui d’une âme gnostique, baroque, nihiliste... Le poème commence par la référence à l’humanité « germée à la sombre surface / Du globe obscur et paresseux ». Si la notion de « germination » n’est pas négative en soi, en l’occurrence l’emploi adjectival du participe passé, détaché de toute idée d’agent, ne fait qu’accentuer, conformément à la mythologie gnostique, l’origine intempestive de l’apparition de l’homme sur la terre. Le registre de cette opacité métaphysique se voit renforcé par les deux adjectifs qui qualifient la surface du globe – « sombre » et « obscur » : le monde d’ici-bas est en effet considéré comme le monde des ténèbres par les penseurs gnostiques. Le 3<sup>e</sup> adjectif « paresseux », quant à lui, introduit d’ores et déjà ce que la suite du poème dira de façon plus explicite (j’y reviendrai) : la médiocrité de la race humaine, incapable d’effort pour accéder à la connaissance qui caractérise le gnostique. Ainsi venue à l’existence par un décret obscur dans un monde qui l’est tout autant, l’humanité remplit la fonction qui lui est assignée par le mystérieux créateur, celle de « glisser » sur la surface du globe pour ensuite « s’effacer » : deux verbes à connotation nihilisante que nous retrouverons souvent dans l’œuvre noaillienne.

L’idée d’un créateur obscur et hostile à l’humanité est reprise par la suite

<sup>10</sup> Henri-Charles Puech, « La gnose et le temps », *op. cit.*, p. 90.

<sup>11</sup> Anna de Noailles, *L’exil*, in : *Derniers vers et poèmes d’enfance*, in : *Ceuvre poétique complète*, édition présentée et annotée par Thanh-Vân Ton-That, Paris, éd. Du Sandre, 2013, t. 3, p. 451. Tous les poèmes d’Anna de Noailles cités dans cet article proviennent de cette édition, qui comporte trois tomes. Afin de simplifier les références en bas de pages, pour chaque poème cité seront indiqués, dans les notes correspondantes, le titre du poème, le titre du recueil dont il provient, le tome de l’édition complète et la page.



dans un poème intitulé *Ô Dieu mystérieux*<sup>12</sup>. « Ô Dieu mystérieux qui n'aimez pas les êtres, / Qui les avez jetés, pleins d'amour et d'espoir, / Dans un monde où jamais rien de vous ne pénètre / Pour rassurer leurs jours, pour éclairer leurs soirs [...]. » : tels sont les premiers mots de ce poème poignant où on retrouve les idées essentielles de la conception gnostique de l'univers, éparse dans de nombreux poèmes d'Anna de Noailles : un Dieu mauvais, qui « jette » les vies humaines dans un monde de ténèbres, marqué par la souffrance et la mort, pour ensuite, s'en désintéresser totalement. Ce Dieu forclos du monde qu'il a créé inspire au poète de nombreuses interrogations, ces mêmes interrogations qui animent à travers les siècles les êtres pensants – écrivains, poètes, artistes de tous genres – et désireux de pénétrer le sens de l'univers dans lequel ils en sont venus à l'existence. Ou, pour user du langage de la gnose, dans lequel ils ont le sentiment d'être « jetés ».

Parmi ces interrogations, entre autres, l'envie de comprendre le hiatus qui sépare le sort réservé au genre humain par rapport au reste de la nature : les hommes sont en effet voués aux yeux d'Anna de Noailles à d'innombrables formes de souffrance ici-bas alors que la nature, elle, se caractérise par une opulence et « un apaisement que n'ont pas les visages ». D'où cette apostrophe à ce Dieu arbitraire, « amoureux des jardins et des arbres » mais n'aimant pas « les êtres » : « Pourquoi nous avez-vous placés dans ces jardins / Où, l'esprit enfiévré de naïve puissance, / Ignorant votre immense et nonchalant dédain / Nous cherchons à goûter votre invisible essence ? // - Pauvres gladiateurs qui n'ont droit qu'à la mort, / La splendeur de l'espoir nous entraîne et nous broie. / Quel but assignez-vous au courage, à l'effort, / Puisque l'homme n'est pas désigné pour la joie ? » Ce qui frappe dans ces vers qui ont tout d'une révolte métaphysique, c'est l'amertume de la créature trompée par son créateur. Contrairement au mythe biblique de la création, qui met l'accent sur la faute de l'homme, c'est le rôle du créateur qui est incriminé par la gnose. Le poème présente en effet l'homme appelé à l'existence comme une créature pure, aimant la vie, avec un sentiment de puissance qu'il veut employer à se rapprocher de son créateur (à « goûter » l'essence divine), orienté vers l'espoir, le courage et

<sup>12</sup> *Id.*, *Ô Dieu mystérieux*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 277.

l'effort. Mais si l'homme est de bonne volonté, il n'en est pas de même de son créateur qui, à cette pure et bonne volonté humaine de vivre et de s'épanouir dans ses jardins, sous son œil bienveillant, réagit par un « immense et nonchalant dédain »... Ce sentiment d'amertume culmine dans l'expression oxymorique « pauvres gladiateurs » qui qualifie les êtres humains, courageux et s'obstinant à vivre en dépit des décrets divins qui les destinent, irrévocablement, à la souffrance et à la mort.

Tout ce long poème entremêle ces deux idées centrales de la gnose : celle d'un dieu dédaigneux et celle des hommes dédaignés. La nonchalance du créateur (qui, par certaines allusions, fait penser au Dieu de l'Ancien Testament) est peinte par Anna de Noailles de façon extrêmement suggestive. « Du haut de vos balcons, sur les divans des cieus, / Le bras traînant au bord des pompeuses nuées, / Vous regardez, Sultan d'Asie aux cheveux bleus, / La sombre armée humaine, avide et dénuée. // [...] Vous dites : « Que me veut ce lutteur irrité, / Qui, par moi introduit dans la royale arène / Pour servir de spectacle à mon oisiveté, / Pense pouvoir fléchir ma langueur souveraine? // Que les chaleurs, les eaux, les tigres des forêts / Le détruisent, qu'il aille en ces métamorphoses / Où toujours ma puissance invincible apparaît ; / Je ne distingue pas l'homme d'avec les choses... » « Je ne distingue pas l'homme d'avec les choses... » : nous sommes ici en présence de l'une des plus pures expressions du nihilisme dans l'œuvre d'Anna de Noailles. En une phrase mise dans la bouche du mauvais demiurge est anéanti tout ce à quoi fait croire la religion chrétienne orthodoxe : la dignité de la créature humaine, censée se trouver au centre de l'attention de son créateur, se sentir distinguée, valorisée par rapport au reste des créatures. L'auteur, en gnostique qu'elle est, réitère sa vision de la création : « Non, nous n'avions pas droit à vos soins vigilants, / Notre grandeur n'est pas le fruit d'or de votre œuvre ; / Vous nous aviez créés d'un cœur indifférent, / Comme le rossignol et la verte couleuvre. » Loin d'être le père aimant, sage et protecteur que s'emploie à promouvoir le christianisme officiel, le Dieu de la gnostique Anna fait plutôt penser à la figure de Néron : empereur ennuyé, au cœur indifférent, pour ne pas dire cruel, n'ayant cure que de dissiper son ennui, au prix de spectacles sanglants, engloutissant des vies humaines innocentes. Mais, – c'est la teneur des quatre dernières strophes du poème – à l'insensibilité du

créateur dédaigneux, l'homme, rêveur exigeant et hautain, répondra par la plus belle et la plus noble des façons : le courage, l'orgueil, l'amour, l'ivresse... Et tel un Sisyphe destiné à « glisser » sur la surface de la terre, pour divertir son créateur, il remontera quotidiennement la pente pour venir troubler par ses sanglots son rire endormi...

La croyance en un créateur mauvais, impitoyable et dédaigneux envers l'être humain, soucieux, lui, de se faire aimer de son « père », semble être cette limite ultime, indépassable, pour les esprits contemplatifs attirés par les énigmes du monde. Du moins c'est ce qui ressort de nombreux poèmes d'Anna de Noailles, où l'auteur conclut définitivement à l'abîme infranchissable entre les humains jetés sur la terre et l'infini qui est censé les gouverner. Un poème tel que *Les espaces infinis*<sup>13</sup> déploie le champ sémantique de cet abîme où les énigmes du monde résistent aux tentatives du déchiffrement de l'esprit humain. Ce dernier, pourtant « intrépide », « tendant » l'oreille et « scrutant » l'infini dans l'espoir d'une réponse ou d'un réconfort, ne trouve qu'un ciel « distrait et vide », « indifférent », « un remous d'azur, de siècles, de néant », « espace, indolent, vague et dur ; » « l'éther sourd et passif », « étranger et cruel »... Cette image enfin d'un « monstre somnolent dilué dans l'azur » qui ne peut se référer qu'à Dieu, le dieu créateur du monde et pourtant nonchalamment forclos de lui, endormi, ennuyé. Un dieu monstrueux, donc... Le poème conçu comme une suite d'injonctions adressées à tout être qui attendrait un signe de l'infini qu'il interroge, se termine par ces mots d'un nihilisme radical : « Abaisse tes regards, interdits à tes yeux / Le coupable désir, de chercher, de connaître, / Puisqu'il te faut mourir comme il t'a fallu naître, / Résigne-toi, pauvre âme, et guéris-toi des cieux... »

## 2. « Tout n'est que vanité et pâture de vent ! »

L'être humain, jeté dans un monde hostile par le plus arbitraire des décrets, doit « lutter » pour survivre. Coupé de sa véritable patrie qu'est le néant, lutteur infatigable et courageux, il s'accroche à la terre, pour ne pas « glisser ». Si l'écrasante majorité des humains réussit à occulter certaines vérités sur le

<sup>13</sup> *Id.*, *Les espaces infinis*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 500.

tragique de leur condition, Anna de Noailles, en poète gnostique, est habitée en permanence par ces vérités.

Parmi celles-ci, avant tout l'idée de la mort. Non une mort en soi, comme un événement séparé de la vie, mais une mort incorporée à la vie, oubliée par les vivants et pourtant omniprésente en eux et autour d'eux. La poésie d'Anna de Noailles illustre précisément ce surgissement de la mort sous le ciel bleu du milieu du jour... C'est, en effet, entre autres, dans un poème intitulé ainsi<sup>14</sup> que la mort fait irruption – une irruption silencieuse et insidieuse, puisqu'en réalité elle est toujours là – dans un paysage servi, comme toujours chez Anna de Noailles, par une description qui a tout d'un *locus amoenus* : le ciel bleu, l'air frais, les parfums qui s'exhalent, l'effervescence de tout ce qui vit – humains, végétaux, insectes... « – Et parfois, à côté de cette immense vie / On voit, protégé par un mur maussade et bas, / Le cimetière où sont, sans regard et sans pas, / Ceux pour qui ne luit plus l'étincelante fête, / Qui fait d'un jour d'été une heureuse tempête ! Hélas ! dans le profond et noir pays du sol, / Malgré les cris du geai, le chant du rossignol, Ils dorment. / Une enfant, sans frayeur, près des tombes, / Traîne un jouet brisé qui ricoche et retombe. / Ils sont là, épanus dans les lis nés sur eux, / Ces doux indifférents, ces grands silencieux [...]. » On pourrait voir dans ce poème emblématique de la poésie noaillienne, l'équivalent poétique de ces tableaux baroques qu'on appelle vanités, qui illustrent sobrement mais éloquemment la coprésence de la beauté de la vie (fleurs, fruits, coquillages) et du caractère inéluctable de la mort (crâne, clepsydre).

Et pendant que les morts se reposent, indifférents, silencieux, au cimetière, les vivants, eux, s'adonnent à vivre, c'est-à-dire à s'agiter. C'est une « fourmilière humaine qui se meut »<sup>15</sup>, des êtres qui « vont » en détournant les yeux des pierres tombales de ceux qui les ont précédés et qui ne sont plus des pas et des regards... « Et la route qui longe et contourne leur pierre, / Éclate, rebondit d'un torrent de poussière / Que soulève, en passant, le véhément parcours / Des êtres que la mort prête encor à l'amour... »<sup>16</sup> Ephémères comme des songes, les vivants sont encore prêtés à la vie, pour une durée qu'ils ignorent. Et c'est en

<sup>14</sup> *Id.*, *Le ciel bleu du milieu du jour*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 214.

<sup>15</sup> *Id.*, *Lamentation*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 350.

<sup>16</sup> *Id.*, *Le ciel bleu du milieu du jour*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 215.

dépît de ce sursis, ou peut-être à cause de lui, qu'ils emploient leur temps à « aller », coûte que coûte, sur la surface de la terre. Nombreuses sont les isotopies de ce « véhément parcours » motivé par les illusions et les désirs humains dans la poésie d'Anna de Noailles. Comme, par exemple, dans le poème *Le printemps des morts*<sup>17</sup>, qui décrit ces « rapides vivants » à l'heure du renouveau printanier. « [...] Ils vont, ces affranchis, à qui la Destinée / Accorde encor un jour de délice ou de paix, / Et leur aveuglement candide se repaît / De ce sursis de vie, humble et momentanée. // Ainsi vont les humains tolérés par le Temps ! / - Tel un chaînon léger à la chaîne des âges, / Il tinte clair et frais, le vaniteux printemps, / Et comme un vif grelot excite leur courage ! [...] » Relevons l'emploi absolu du verbe « aller » : il est révélateur de la vision mélancolique de la vie qui caractérise l'œuvre noaillienne. Est-il besoin d'ajouter un complément de lieu ? Il en existe des milliards d'illusoires que les humains, se repaissant d'illusions, adoptent dans leur aveuglement candide, mais pour le poète revenu de tout, un seul est vraiment valable car irrévocable : c'est la mort vers laquelle convergent invariablement tous ces « pas » qui vont, - où qu'ils aillent - , tout en en détournant leurs « regards ».

Plus que de mélancolie, cette poésie est empreinte d'un profond nihilisme dans la lignée de l'Ecclésiaste. Le vers qui nous sert de titre à ce chapitre est d'ailleurs une paraphrase du célèbre mot de L'Ecclésiaste qui sert au cri de ralliement aux mélancoliques de tous les temps : « tout n'est que vanité et poursuite du vent »<sup>18</sup>. Mais, dans un poème qui a pour thème les désillusions de la vie<sup>19</sup>, Anna de Noailles remplace « poursuite » par « pâture ». Et, ce faisant, elle se rapproche davantage de l'esprit de la gnose, lequel met en évidence le côté dévorateur inhérent au phénomène d'existence humaine. Le mot « pâture » désigne littéralement la « nourriture » donnée aux animaux ; au figuré on peut donner, jeter, livrer, abandonner quelqu'un en pâture, à l'action de quelqu'un ou de quelque chose. Dans l'univers gnostique d'Anna de Noailles, telles sont précisément les existences humaines - fétus de paille conçus pour nourrir l'ogre créateur-dévorateur de cet univers mauvais. La référence au temps - avec une

<sup>17</sup> *Id.*, *Le printemps des morts*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 295.

<sup>18</sup> Ecclésiaste 1 : 14.

<sup>19</sup> Anna de Noailles, *CXI*, in : *L'honneur de souffrir*, t. 3, p. 337.

majuscule qui l'essentialise – dans le vers cité plus haut (« Ainsi vont les humains tolérés par le Temps ! ») ne fait que nous renforcer dans cette thèse si on songe au fait que le temps est considéré d'essence diabolique aux yeux de la gnose et que Chronos – le dieu du temps – est souvent représenté dans l'art en ogre dévorant les vies humaines. En effet, celles-ci, loin d'avoir un sens transcendant auquel la religion chrétienne orthodoxe veut nous faire croire, ne servent qu'à être consommées, ingurgitées, englouties – ces mots reviennent souvent chez Anna de Noailles – sans distinction, sans ordre, sans logique, au gré des appétits et des caprices du Cosmocrâtor. De ce nihilisme se nourrissant, pour ainsi dire, de la nature dévoratrice du monde donné aux humains, le poème CLXXV<sup>20</sup> est un excellent exemple : « Rien ; l'univers n'est rien. Nulle énigme pour l'homme / Dont l'esprit et les sens ont perçu le néant. / – La turbulente vie hasardeuse, et le somme / À jamais, dans le sol maussade et dévorant ! // Rien ! Partout l'éphémère et partout le risible, / Partout l'insulte au cœur, partout la surdité / Du Destin, qui choisit pour délicate cible / La noblesse de l'homme et sa sécurité. »

Cette vérité-là, la poésie d'Anna, des plus lucides, ne cesse de la clamer, comme le clamait l'Écclésiaste, comme le clamait aussi les poètes baroques dans la lignée desquels notre poète se situe. Se désolidarisant d'avec l'impatience et « l'obsédant mouvement » des vivants, Anna se désolidarise par-là de la vie. « – On bâtit : des maçons debout sur les tranchées / Font vibrer dans l'azur le bruit vaillant du fer, / Mais mes yeux vont, emplis d'un songe âpre et désert, / De nos maisons debout à vos maisons couchées. »<sup>21</sup> Contrairement aux autres, qui emploient toute leur énergie à « aller » et à bâtir les lendemains de la vie, le regard du poète « va », lui, vers les tombes « où les morts patients rêvent à nous attendre ». Il n'est donc pas étonnant que cette poésie soit empreinte d'un profond sentiment de vanité de tout ce qui se fait sous le soleil. Ce sentiment est d'autant plus poignant qu'il fait pendant à un amour, tout aussi fort, de la vie chez Anna de Noailles, et à tout un cortège d'illusions auxquelles elle s'était efforcée de croire de son vivant, en dépit de sa lucidité : la beauté de l'univers sensible, la force des désirs, les illusions de l'amour. Le poème *Je respire et tu dors*,

<sup>20</sup> *Id.*, CLXXV, in : *Poème de l'amour*, t. 3, p. 212.

<sup>21</sup> *Id.*, *Le printemps des morts*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2., p. 296.

à *présent*<sup>22</sup> décrit bien cette ambivalence de la beauté et de la vanité de la vie. Pensant à un être cher disparu, Anna « mêlée encore à l'incessante fuite », s'apprête à vivre un éphémère été et à savourer ses plaisirs. « Je vous verrai, montagne où le jour bleu ruisselle, / Villas au bord des lacs, qui font croire au bonheur, / Rivages où la barque en forme de tonnelle / Berce un couple alanguiné entre l'onde et les fleurs. » De prime abord, le poème a tout d'un *locus amoenus* mais l'image des « villas au bord des lacs, qui font croire au bonheur » suffit à faire basculer l'ensemble du côté d'un sentiment poignant de la vanité des attraits sensibles de l'univers. D'où, après l'étalage des charmes – éphémères – de l'été, ces deux strophes finales qui renouent avec la certitude de la vanité de tout : « – Mais je n'écoute plus vos voix élyséennes / Ô liquides tyrans des prés verts et des flots, / Sirènes! taisez-vous, mensongères sirènes ! / Je déjoue à jamais vos attrayants complots ! / Moi qui suis la vigie ardente du voyage, / Je sais que tout est vain et sombre atterrissage ; / Que pourrais-je espérer ou désirer encore, / Puisque tout l'univers est posé sur des morts ?... » La poésie d'Anna de Noailles a ceci de particulier – et c'est ce qui lui donne cette touche baroque qui m'intéresse – qu'elle n'oppose pas la vie à la mort, ou l'inverse. Il n'y a pas la vie d'un côté et la mort de l'autre, mais bien il y a d'un côté un hybride de vie et de mort, une vie sans cesse en train de mourir et de l'autre le néant, le silence, le repos éternel. La vie, telle qu'on la connaît, donnée et aussitôt reprise, engloutie par le temps dévorateur est une « affreuse et poignardante injure » qui pousse le poète offensé au bord du blasphème : « Je ne chercherai plus quel rang occupe l'homme / Dans ce chaos vaste et cruel, / Je ne bénirai plus, le front baissé, la somme / De l'inconnu universel [...]. »<sup>23</sup> Entre la tendresse et le cynisme, le poète choisit ici le cynisme. Mais c'est un cynisme par dépit dans la lignée de Baudelaire.

### 3. La simplicité de l'inconsciente nature

Conformément à la pensée gnostique, Anna de Noailles oppose l'homme à la nature. Cette opposition se fait sur deux plans principaux : celui de la conscience et celui de la nutrition. Sur le premier plan, le poète s'inscrit dans la

<sup>22</sup> *Id.*, *Je respire et tu dors*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 303.

<sup>23</sup> *Id.*, *Lamentation*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 350.

lignée de tous les gnostiques éternels fatigués par leur statut d'êtres pensants. Sur le second plan : l'homme présenté autant comme dévoré que dévorateur, s'oppose notamment aux végétaux qui, eux, sont dans une logique des métamorphoses et des restitutions. Bref, pour le dire en peu de mots, la force de la nature vient de ce qu'elle est auguste, éternelle et insensible à l'orgueil et au labeur humains <sup>24</sup>, alors que l'homme, lui, est une créature mortelle, intrinsèquement inquiète et pleine de passions. Aussi, dans un poème intitulé *À soi-même*<sup>25</sup>, Anna enjoint-elle à son cœur de se tenir près de la nature et loin des hommes. Ces derniers « Bondissant sous le joug de leur pesante humeur / [...] sont bandés de peur, de colère et d'envie... / Et pourtant le jour naît, suit son destin et meurt, / - Ils ne changeront rien à l'ordre de la vie. » On peut constater dans les vers ci-dessus une certaine animalisation de l'être humain, qu'implique le verbe « bondir », mais aussi, paradoxalement, l'idée d'aveuglement, donc d'absence de raison, censée être l'apanage des humains, que suggère l'emploi adjectival du verbe « bander ». L'idée de pesanteur véhiculée par l'expression « pesante humeur » qui n'est autre qu'une variante « abêtissante » de la mélancolie n'est pas non plus étrangère à cette connotation.

En un mot, l'énergie brute que l'homme investit aveuglément dans l'aventure de la vie est inversement proportionnelle au reste de la nature créée qui, elle, reste sans désirs spécifiques, et, pour tout dire, – puisque tout est vain et puisque rien ne résiste au passage du temps – superfétatoires ; une nature qui triomphe de l'homme précisément par ce que celui-ci dédaigne en elle : l'inconscience, qui est également une forme d'innocence. Le poème *Les animaux*<sup>26</sup> est éloquent à cet égard. « Dieux gardiens des troupeaux qui tenez des houlettes / Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes ; // Afin que nous ayons l'endurance des maux, / Donnez-nous la douceur des sobres animaux. [...] » C'est ainsi que commence cette espèce de prière non conventionnelle où aux « peines insignes », au « destin hasardeux », aux désirs et à la folie de la race humaine l'auteur oppose le mutisme, l'indolence, la gaîté, la candeur, l'insensibilité et le calme de différents représentants du règne animal : cygnes,

<sup>24</sup> *Id.*, *Eva*, in : *Le cœur innombrable*, t. 1, p. 68.

<sup>25</sup> *Id.*, *À soi-même*, in : *Le cœur innombrable*, t. 1, p. 127.

<sup>26</sup> *Id.*, *Les animaux*, in : *Le cœur innombrable*, t. 1, p. 132.



bœufs, âne, oiseaux, abeilles, hiboux, poissons. Et l'auteur de conclure : « Faites que nous gardions le sens mystérieux / De l'infini qui dort dans le fond de leurs yeux, // - Et délivrez nos corps, misérables en somme, / De l'âme glorieuse et maudite de l'homme !... » Quoi de plus gnostique que cette idée de malédiction infligée à l'espèce humaine par laquelle se conclut le poème ! L'être humain, se targuant d'être au sommet de l'échelle des créatures vivantes est prié de céder sa place aux créatures animales, jouissant d'une existence plus heureuse, et plus proches de l'infini, comme elles - muet et indifférent au sort de la race humaine.

Malgré toute l'agitation, les désirs, les efforts, l'énergie bestiale que l'homme dépense pour vivre sur la terre, et pour affirmer sa domination sur le reste de la création, il n'en reste pas moins, fondamentalement, un être pour la mort, alors que la nature, elle, est dotée d'une faculté de régénération qui la rend éternelle. Les poètes baroques libertins, dont, à mes yeux, Anna de Noailles est héritière, ont bien saisi cette supériorité du reste de la création par rapport à l'homme. Citons, à titre d'exemple, un poème de Jean Auvray : « Maint torrent s'entretient en son rapide cours, / On ne voit point tarir la source de son onde, / Mais un homme étant mort, il est mort pour toujours, / Et ne marche jamais sur le plancher du monde. / Bien que morte est la fleur, la plante ne l'est pas, / En une autre saison d'autres fleurs elle engendre ; / Mais l'homme ayant franchi le seuil de son trespas, / Les fleurs qu'il nous produit sont les vers et la cendre. »<sup>27</sup> De nombreux poèmes d'Anna de Noailles mettent en évidence cette vérité-là, occultée par la folie ordinaire de la race humaine qui s'agite sur la surface du globe terrestre, en pensant y laisser une trace. Comme, par exemple, le poème *Le silence joyeux...*<sup>28</sup> qui dépeint un paysage d'automne où, sous les dehors d'une saison que l'on appelle « morte », la nature reste « forte », « enivrée » et sans « peur ». Et pour cause, nous dit le poète : « Rien ne meurt, tout va s'élancer / Bientôt, à nouveau, de la terre / Où les germes sont entassés / Comme une dormante panthère. / - Car, quel que soit l'épuisement / De l'automne, et ses longues pauses, / Le printemps, en qui tout repose, / Se prépare éternellement ! » La nature, même « morte », fait songer à Anna de Noailles à la

<sup>27</sup> Jean Auvray, *Hélas ! Qu'est-ce de l'homme... ?*, in : Jean Rousset, *Anthologie de la poésie baroque française*, Paris, éd. José Corti, 1988, t. 1, p. 45.

<sup>28</sup> Anna de Noailles, *Le silence joyeux...*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 481.

vie, à la renaissance, à l'éternel recommencement ; l'homme, lui, même plein de vie, « allant » et s'agitant dans tous les sens, n'est, à ses yeux, qu'un « futur cadavre »<sup>29</sup>...

C'est également la teneur d'un poème intitulé *Confrontation*<sup>30</sup>. « À l'horizon pâli du matin automnal », le poète contemple une nature qui se meurt. Mais sa participation à ce spectacle est différente de celle des romantiques. Là où ces derniers établissaient des parallèles entre la brièveté de la vie humaine et le déclin apparent d'une nature automnale, Anna de Noailles confronte les deux, – les oppose, pour être plus précis : et de cette confrontation, c'est toujours la nature qui sort victorieuse. Car, malgré l'aspect mélancolique qu'elle revêt durant les mois d'automne « Sa sereine faiblesse a bien la connaissance / D'un sommeil où le germe, insidieusement, / Conservant sa vigueur, sa grâce et son essence, / Renaîtra, frais et pur, palpitant diamant. » La « faiblesse » de la nature n'est pas désespérée (comme l'est le plus souvent la faiblesse humaine), mais confiante car tout en « se mourant » elle reste dans la logique de la restitution d'elle-même ; l'automne ne s'oppose pas au printemps (comme la vieillesse s'oppose à la jeunesse) mais s'en fait complice, lui garde « insidieusement » le germe que ce premier fera éclore à l'infini. Face à une telle intelligence l'auteur ne peut que s'écrier : « – Qu'êtes-vous, race humaine, auprès de tant de force ! / Parasites rêveurs que grandissait l'esprit, / Vos labeurs, vos espoirs et la stoïque écorce / Dont tout être se vêt, n'empêchent le mépris / D'un monde sans pensers où vos pleurs et vos gestes / Se perdent dans l'espace et les tombes agrestes ! »

Les mots de ces vers finaux de *Confrontation* sont forts, tout droit sortis de mythes gnostiques selon lesquels l'être humain est une créature non désirée, non efficiente, dans l'économie de la création (« parasites rêveurs ») et qu'en dépit de prestiges illusoire qu'il tire de son intelligence qui ne le sauve ni de la souffrance ni de la mort, il ne mérite que le « mépris » d'une nature considérée par lui comme dépourvue de « pensers », et pourtant autrement plus industrielle. C'est également dans cette lecture gnostique que s'inscrit le poème

<sup>29</sup> *Id.*, CLXXII, in : *Poème de l'amour*, t. 3., p. 208.

<sup>30</sup> *Id.*, *Confrontation*, in : *Derniers vers et poèmes d'enfance*, t. 3, p. 423.

LXXII<sup>31</sup>. Dans ce poème Anna de Noailles contemple la « force insensible » et silencieuse d'un arbre en fleur, – preuve tangible d'une renaissance – avant d'opposer cette image « splendide » à la mort définitive d'un être cher. « La Nature a repris dans son distrait amour / La racine assoupie et la rugueuse écorce, / Cependant que tes yeux où palpait le jour / Sont à jamais défaits dans le terrestre somme, / Et n'ont plus que mon vain et pantelant secours ! / – La Nature s'épargne, et n'offense que l'homme... » Après le « mépris », « l'offense »... Avec ce poème, on reste plus que jamais dans le champ sémantique de la pensée gnostique : l'idée d'une création bâclée, d'un scandale cosmique certes, mais s'ajoute à cette idée celle du sentiment d'injustice, d'un sentiment de préjudice et de révolte métaphysique. La nature – mot qui chez Anna de Noailles revêt les acceptions de « belle nature » et de principe créateur (d'un dieu) – apparaît comme l'ennemie de l'homme. Celui-ci est exclu de son sein et n'est qu'un jouet pour faire rire les dieux.

## II. L'Étrangère

Percevant son enveloppe terrestre comme une prison aliénante, le gnostique exprime son inadhésion radicale à la modalité d'existence qui lui est échue, de la plus obscure et la plus inexplicable des manières. Comme l'écrit Jacques Lacarrière, « Pour les gnostiques, leur terre natale n'est pas la terre mais le ciel perdu dont ils ont conservé la mémoire ; ils sont autochtones d'un autre monde. »<sup>32</sup> Que toute sa vie Anna de Noailles se soit ainsi sentie « autochtone d'un autre monde », sa poésie l'atteste de manière aussi incontestable qu'émouvante. Dès son plus jeune âge, notre auteur ressent un « déracinement » qu'il faut bien dire « planétaire ». Le lieu terrestre est qualifié dans sa poésie de « gîte artificiel », tant la condition d'étranger apparaît à l'âme du gnostique comme une condition fautive par rapport à sa véritable essence. C'est la nuit, sous un ciel étoilé, que la nostalgie de cette véritable essence – céleste, immatérielle, éparse sur une terre hostile – se fait la plus douloureuse...

### 1. « Je suis au monde, mais je ne suis pas du monde... »

<sup>31</sup> *Id.*, LXXII, in : *L'honneur de souffrir*, t. 3, p. 297.

<sup>32</sup> Cf., Jacques Lacarrière, *Les Gnostiques*, *op. cit.*, p. 33.

La deuxième partie du poème *L'exil*<sup>33</sup>, analysé au début de ce travail, est une des plus évidentes transpositions poétiques du gnosticisme d'Anna de Noailles. Elle commence par l'expression d'une forte opposition par rapport à ce qui a été dit, dans les premières strophes, à propos des croyants ordinaires constituant une humanité qui semble aller de soi. « - Mais moi, qui n'ai jamais connu / La molle volupté de vivre, / Je hais l'abandon ingénu ! // Chaque aurore qui me réveille / Me luit comme au premier matin ; / J'aurai vécu sans que la veille / M'ait préparée au lendemain. » D'emblée nous est signifié l'inappartenance fondamentale de l'auteur à ce que le langage commun appellerait ses « semblables ». Dans ce poème, comme dans beaucoup d'autres, Anna de Noailles se pose en tant qu'« autre ». Ainsi radicalement autre, elle « hait » ce que les « croyants ordinaires », eux, « adorent » : « la molle volupté de vivre », « l'abandon ingénu ». Autant dire : l'inconscience, l'ignorance, le sommeil métaphysique, la complicité avec le divin mensonge. Ensuite, l'auteur se conçoit comme un être originel (« aurore », lumière du « premier matin ») que la vie dans sa modalité terrestre n'est pas en mesure d'atteindre ou, pourrions-nous dire, d'empreindre de ses lois à elle. Entendons : dans son sentiment d'adhésion radicale à la terre, Anna de Noailles demeure constamment cet être pur, inaltérable, inaccessible à la mentalité de la masse, étonné d'être venue à l'existence. Qu'il s'agisse ici d'une structure psychique et métaphysique profonde, l'emploi du futur antérieur (« j'aurai vécu ») nous le prouve d'une façon émouvante : la mélancolie de la jeune Anna, laquelle, rappelons-le, n'a que dix-neuf ans en écrivant *L'exil*, est si forte qu'elle la projette sur sa vie entière ; l'inadaptation à l'existence est, d'ores et déjà, posée dans la durée, perçue comme interchangeable ; d'une certaine manière, consommée.

Les vers qui suivent filent la métaphore du bien-être dans l'existence terrestre. Ainsi, dans la strophe six de *L'exil*, Anna de Noailles constate l'installation paisible des « croyants ordinaires » dans les habitudes et le confort de leur « gîte artificiel », autrement dit : leur existence terrestre, ou, pour reprendre une formule de Cioran, leur chute dans le temps<sup>34</sup>, aliénateur de leur

<sup>33</sup> Anna de Noailles, *L'exil*, op. cit., p. 453.

<sup>34</sup> Cf. Emil Cioran, *La Chute dans le temps*, in : *Œuvres*, Paris, éd. Gallimard, 1995. Tout comme Anna de Noailles, Cioran fait partie des « gnostiques éternels ».

véritable origine. Mais, contrairement à eux, l'auteur de *L'exil* ne cesse de ressentir l'incongruité de sa présence dans l'existence : « Je n'ai point de demeure au monde, / Point de foyer et point de lit / Où glisser ma peine profonde / Dans l'accoutumance et l'oubli. // J'erre en cherchant quel coin de terre / Ou quelle étoile au firmament, / Fragments de mon cœur solitaire, / L'attireront comme un aimant. » À n'en pas douter, ces vers constituent l'une des plus belles professions de foi gnostique. Apatride à l'échelle du cosmos, démunie face à l'existence terrestre et incapable de s'y accoutumer, Anna de Noailles, la déracinée d'une patrie céleste, n'illustre-t-elle pas en effet cette devise des gnostiques : « Je suis au monde, mais je ne suis pas du monde » ?<sup>35</sup> Au fond, l'auteur du *Cœur innombrable*, dès son plus jeune âge, n'a de cesse d'explorer, dans ses œuvres, très précisément cette déhiscence-là : le fait, physique, matériel, d'exister (être au monde, être né) en parfaite étrangère, en être quasiment aliéné, avec un sentiment permanent d'être une exilée. Aussi, comme le dit la suite des vers ci-dessus, Anna erre-t-elle ici-bas à la recherche de sa patrie véritable.

Certains poèmes nous éclairent un peu plus quant à cette patrie véritable. C'est le cas, entre autres, des poèmes *Perspicace douceur*<sup>36</sup> et *Toi seul es vrai...*<sup>37</sup>, qui ne font qu'un au niveau du sens. Dans le premier de ces poèmes, Anna de Noailles écrit : « Perspicace douceur des cieus calmes et sages, / Qui me versez, la nuit, un regard familial, / Puisque j'appuie à vous mon douloureux visage / Et qu'à votre clarté mon exil est lié, / Pourquoi m'avez-vous fait tomber sur cette terre, / Où, bien qu'aimant sans fin, je reste solitaire / Dans l'épouvantement du sang et des clameurs, / Alors que par mes bras étendus, par mon cœur, / Par mes yeux attentifs où l'univers s'amasse, / Par mon agile esprit qui se nourrit d'espace, / J'appartenais à votre ineffable lueur ?... » Et voici le second : « Toi seul es vrai, beau ciel qui songes et palpites, / Paisible et scintillant d'amour ; / Toi seul es pur, éther, où jamais ne s'agite / Le pas harmonieux des jours. / Mon esprit est lassé des humaines paroles, / Tout est faible, inique ou menteur, / Je souffre du tumulte où mon être s'isole, / Plein de justice et plein d'honneur. »

<sup>35</sup> Il s'agit d'une formule gnostique célèbre, citée, entre autres, par Jacques Lacarrière, dans son ouvrage *Les Gnostiques*, auquel je me réfère dans ce travail.

<sup>36</sup> Anna de Noailles, *Perspicace douceur*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 357.

<sup>37</sup> *Id.*, *Toi seul es vrai...*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 533.

Comme on peut constater c'est le ciel, conjugué également sous le nom d'éther, qu'Anna de Noailles désigne comme son gîte véritable, opposé au « gîte artificiel » qu'est la terre. À eux seuls, ces deux courts poèmes rassemblent les aspects cruciaux du gnosticisme éternel : étonnement d'être tombée ici-bas, sentiment d'exil et de solitude ontologique, certitude de posséder des qualités supérieures qui s'apparentent à la possession de la gnose, enfin la nostalgie de la patrie perdue qu'est le ciel<sup>38</sup>.

Un tel sentiment de séparation d'avec le véritable foyer et de chute dans un gîte artificiel ne peut évidemment que s'accompagner d'un profond sentiment de solitude au sein d'une foule inconsciente de ne pas se trouver à sa place et ne ressentant pas la nostalgie d'un ailleurs. Dans la suite de *L'exil*, Anna de Noailles écrit : « Je cherche vers l'aube nouvelle / Et dans les lointains disparus, / Quelque écho d'une âme jumelle / Pour qui je ne sois pas l'intrus. » Toujours, dans ces vers, les idées essentielles de la gnose : celle d'une origine qualitativement supérieure à l'ici-bas (« lointains disparus ») et celle d'une reconnaissance (« écho », « âme jumelle »). Besoin de reconnaissance qui serait une coïncidence, qui joindrait les fragments d'un cœur solitaire à un autre cœur (à moins que ce ne soit à lui-même...), lui donnerait une légitimité, une congruité, et lui enlèverait la sensation aliénante d'être cet élément étranger (« intrus ») qui souffre de son extranéité. On trouve, dans l'œuvre d'Anna de Noailles, maintes attestations de ce sentiment de solitude ontologique. Rappelons aussi, ici, le désir de la petite Anna, de faire un enfant « toute seule ». Cet enfant censé être issu d'elle seule est rêvé comme une deuxième Anna, un être distinct et pourtant identique, qui serait un ami capable de comprendre son cœur énigmatique auquel une vie luxueuse n'empêche pas de souffrir.

Bien que « autiste » et persuadée de l'absence de palliatifs à sa radicale différence (« j'aurai vécu »...), il arrive à Anna de Noailles de rêver de sortir de sa condition d'étrangère et de ressembler aux autres. C'est ce qu'expriment les deux strophes de *L'exil*, où l'auteur s'adresse à son cœur solitaire : « - Quand

<sup>38</sup> Les références au ciel, dans l'acception gnostique du terme, sont innombrables chez Anna de Noailles. Les limites de cet article ne nous permettent pas de citer de plus longs passages à ce sujet. Nous renvoyons le lecteur curieux notamment à la très belle chronique contenue dans le recueil *Passions et vanités* (Paris, éd. L'Harmattan, 2005), intitulée « Ce que j'appellerais le ciel... » (pp. 45-69).

trouveras-tu dans ton antre, / Cœur farouche, exilé si tôt, / La gaité de l'enfant qui rentre / En reconnaissant le château ? // Le repos de la femme sage, / Qui, rentrant ses blés à foison, / Se plaît à songer au ravage / Que fera la froide saison ? » Deux champs sémantiques se croisent dans ces deux strophes : le champ sémantique d'une sorte de nihilisme (auquel j'aurai à revenir) qui est paradoxalement le résultat de désirs sans limites et le champ sémantique de la gnose. Les mots-clés du premier sont : « antre » et « cœur farouche ». « Antre » est à prendre dans ses deux acceptions de lieu profond, caché (grotte, caverne) et tanière, repaire de certains animaux féroces ; quant à l'expression « cœur farouche » nous avons à coup sûr tout intérêt à lui conserver toutes les nuances de sens qu'il recèle : celle, métaphorique, d'un enfant timide, peu sociable, comme celle, littérale, d'un animal sauvage, farouche, susceptible de mordre et de dévorer. Comme nous allons voir par la suite, ces deux sens caractérisent fondamentalement la psychologie noaillienne. Le champ sémantique de la gnose se manifeste par les deux mots déjà rencontrés qui sont « exil » et « reconnaissance ».

Toujours est-il que ce qui est demandé par le jeune poète à son cœur pas comme les autres, dans ces strophes, c'est précisément d'être comme les autres. D'être non pas triste mais gai ; non pas étranger mais un membre légitime de la famille humaine ; non pas rêveur d'un ailleurs mythique mais calme et serein au sein d'activités humaines de l'ici-bas. Ainsi, deux sortes de nostalgies se rencontrent dans ce poème : celle d'un « ailleurs lointain » et celle de l'ici-bas.

## 2. Mélancolie vespérale : la nostalgie d'une plénitude perdue

Quoi de plus propice à la mélancolie que la nuit ? De nombreux poèmes d'Anna de Noailles, parmi les plus beaux, sont nés de cette mélancolie vespérale qui ne fait qu'accentuer la nostalgie d'une plénitude perdue dans un ailleurs pressenti par les âmes gnostiques comme supérieur à l'ici-bas. Dès son plus jeune âge, Anna de Noailles célèbre la nuit et ses charmes qui « décomposent »<sup>39</sup>. Le poème *Solitude*<sup>40</sup> en est une excellente illustration. « Je suis là, sur le balcon sombre, / Tout l'univers nocturne luit ; / Si petite et perdue en lui, / Mon cœur

<sup>39</sup> *Id.*, *Volupté*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 345.

<sup>40</sup> *Id.*, *Solitude*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 432.

pourtant parfume l'ombre. // Je regarde ce qui était / Avant que je ne fusse née ; / Mon âme inquiète, étonnée / Contemple et rêve ; tout se tait. // Lune d'argent ! son doux génie / Qui m'émeut tant ne me voit pas. / Nul ne m'entend chanter tout bas, / C'est la solitude infinie. » La suite de ce poème d'inspiration pascalienne, dont il nous est impossible de citer ici de plus larges extraits, fait allusion aux « lois immenses » qui régissent l'univers, au spectre de la « démence » qui menace les esprits désireux d'en percer la nature ; aux « frères morts » et ensevelis et – toujours – à la solitude et aux désirs illimités du sujet lyrique face au spectacle du ciel étoilé.

La naissance de ces désirs imprécis et illimités, perceptibles surtout les soirs d'été, dans le cadre enchanteur d'un jardin, constitue le sujet de nombreux poèmes d'Anna de Noailles. *Crépuscule dans les jardins*<sup>41</sup> est l'un de ces nombreux poèmes où le désir humain s'inscrit dans un désir plus large encore : celui qui anime la nature tout entière. « Jardins des soirs, détresse ineffable, mystère ! / Tant d'humaine langueur qui monte de la terre ! » Par la magie de métaphores et de personnifications, les roses ont des « bouches » qu'elles offrent éperdument aux baisers des acacias, dans « un soupir de verte humidité »... Dans ce climat nocturne d'harmonie végétale empreinte, comme souvent chez Anna de Noailles, d'un certain érotisme, l'enfant sent s'éveiller en lui des désirs imprécis. « Et le cœur puénil, et l'esprit innocent / Sentaient l'instinct brûlant s'éveiller dans le sang ; / Hagard, désespéré, haletant, volontaire, / L'enfant cherchait le sens immense de la terre ». L'enfant, craintif et inquiet, fasciné par les exhalaisons du sol, les senteurs des fleurs et les bruits des insectes et des grenouilles, regarde et écoute le mystère de la vie, déployé devant lui. « Et, subissant la loi qui va jusqu'aux étoiles, / Recevant le pollen du monde dans ses moelles, / Il mourait de sentir s'attacher à son corps / La flèche d'un désir confus, secret encore ; / Du désir mol, épars, saturé de tristesse, / Qui brûle par l'odeur et par le vent caresse [...] ». ».

Quoi de plus naturel que cet amour panthéiste se traduise par le désir de l'amour humain ? Les soirs langoureux d'été, dans la richesse des sensations qu'ils procurent, apparaissent donc comme une promesse de sensations plus

<sup>41</sup> *Id.*, *Crépuscule dans les jardins*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 561.



grandes encore. Or, rien de plus élevé que l'amour : « - On ne vit que pour t'obtenir / Amour ! unique récompense. »<sup>42</sup> Le sentiment de manque, de langueur, d'incomplétude, puisqu'il existe, doit correspondre à une réalité inscrite dans la nature humaine mais occultée ou empêchée par d'inexplicables décrets. « J'entendais, dans les calmes soirs, / Bouillonner vers moi l'invisible ; / Qu'il est doux de ne rien avoir, / lorsque tout semble, possible ! // Il n'est rien pour moi de réel, / Désir ! hormis toi dans l'espace ; / Ton haleine éternelle passe / Entre les tombeaux et le ciel ; // Sans qu'on te voie ou qu'on te nomme / C'est toi la seule activité, / Ô compagne unique de l'homme : / Promesse de la Volupté ! » Solitude qui, dans cette « pensive emphase »<sup>43</sup> de la nuit, ne fait qu'accentuer le désir d'une présence qui cristalliserait le désir imprécis d'aimer, de sortir de soi et se fondre dans l'autre. Ce désir de reconnaître l'âme sœur, dans l'immensité du possible, Anna de Noailles le confie, entre autres, dans le poème *Les tourments de l'été*<sup>44</sup>, où elle exprime le « besoin d'un ami triste comme moi », pour, « dans un sanglot inexplicable » avoir « un plaisir pareil »...

Le désir de cette fusion se termine néanmoins toujours par une désillusion. Un fossé se creuse entre deux êtres censés se compléter, la soif d'amour et de volupté humaine du poète déviant vers d'autres soifs. C'est ce qu'exprime, entre autres, le poème *Quand enfin votre esprit*<sup>45</sup> : « Etant heureux et doux, vous me croyez contente / Vous ne pouvez savoir quel infini me tente, / Ni quels divins secrets j'échange avec le soir. / [...]. Nous sommes baignés d'un vaporeux mensonge, / Vous étant confiant et moi celle qui songe... » Le champ sémantique du mensonge est fréquent chez Anna de Noailles. Le poème *Evocation d'Arles*<sup>46</sup> fait ainsi allusion à la « perfide langueur » du soir, soir qui « promet » et qui « ment » : avec un être réel à ses côtés, Anna se sent pourtant « séparée » de lui, écoute, rêveuse, les hirondelles d'Arles. « Je songeais sans parler, lointaine à vos côtés. / Qui jamais avouera l'âpre infidélité / D'un cœur sensible dans le silence !... » Les isotopies du mensonge s'inscrivent dans le sentiment de vanité universelle que nous avons analysé plus haut. Et ce

<sup>42</sup> *Id.*, *Complainte*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 640.

<sup>43</sup> *Id.*, *L'auberge d'Agrigente*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 149.

<sup>44</sup> *Id.*, *Les tourments de l'été*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 364.

<sup>45</sup> *Id.*, *Quand enfin votre esprit*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 573.

<sup>46</sup> *Id.*, *Evocation d'Arles*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 206.

sentiment de vanité n'épargne pas l'amour lui-même. Même teneur du poème *Séparation*<sup>47</sup> où la main de l'auteur « s'écarte » de celle de l'être qui l'accompagne. « Je ne peux pas répondre à ta douceur plaintive / la nuit ce sont les cieus et les arbres qui vivent ; / Nos deux rêves humains se sentent chacun seul, / Je ne t'écoute pas, j'écoute le tilleul / Exhaler dans l'éther ses langueurs expansives. / L'immensité nocturne a fasciné mon cœur. / Le silence est un dieu qui voudrait qu'on le suive... » Même sentiment de solitude ontologique et d'un désir inexplicable et inassouvissable dans un poème au titre évocateur *Indigence* : « On aime tristement ; même à travers la joie, / Un invisible obstacle aisément se déploie / Et disjoint les esprits qui se veulent mêler. / Hélas ! tout être est seul sous le ciel étoilé ! »<sup>48</sup>

Après les tentatives d'aimer un être réel, on revient à la solitude métaphysique. Mais arrêtons-nous sur un aspect précis de cette solitude métaphysique : le sentiment de nihilisme qu'elle génère chez notre auteur. Un tel regard – mélancolique, « panoptique » ou « panoramique » – posé, de nuit, sur l'univers, par l'être sujet à la contemplation, fait naître en effet une mélancolie plus grande encore que je qualifierais de « nihilisme ». Dans la suite du poème *Solitude*<sup>49</sup> cité au début de ce chapitre, Anna écrit : « Je suis là, rien n'a de regard / Pour ma vie aimable et sensible, [...] // Je suis, dans cette obscurité, / Moins que le saule et que le lierre, / Que les reflets sur la rivière, / Que le chant d'un oiseau d'été. » Anna regarde « tout » dans une vision englobante, propre à la mélancolie, mais n'est « regardée » ou « vue » par « rien » de ce qui l'entoure dans l'immensité qu'elle perçoit : la nuit, le silence, les étoiles, les morts, la nature, Dieu, l'univers... On ne peut s'empêcher de penser ici à la phrase célèbre de Flaubert, tout aussi gnostique et nihiliste qu'Anna de Noailles, « Comme ça se fout de nous, la nature » ... L'être humain, intelligent, sensible, et étonné de se trouver vivant parmi les vivants sous un ciel étoilé, aspire à percer les mystères de l'univers, mais rien ne lui répond dans le silence de la nuit : son désir de comprendre se heurte à ses limites, se voit opposer un refus des lois immenses de l'univers. L'être contemplatif est relégué dans le poème cité, au

<sup>47</sup> *Id.*, *Séparation*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 635.

<sup>48</sup> *Id.*, *Indigence*, in : *Derniers vers et poèmes d'enfance*, t. 3, p. 419.

<sup>49</sup> *Id.*, *Solitude*, *op. cit.*, p. 433.

moyen d'images éminemment baroques, au-dessous (« moins que... ») des autres composantes de l'univers (végétaux : saule, lierre ; animaux : oiseau ; éléments : rivière). En quoi ces images sont-elles baroques ? Elles le sont de par leurs connotations d'évanescence – reflets changeants sur la rivière, le chant d'oiseau qui meurt aussitôt qu'il commence – très souvent utilisés dans la poésie baroque.

Paradoxalement, l'homme qui veut « comprendre », « percer » les lois de l'univers – ne comprend pas, et cette incompréhension est la source de son sentiment d'angoisse métaphysique ; alors que la nature, indifférente, sans autre désir que la satisfaction de besoins élémentaires et immédiats, semble épanouie et prospère. Ceci accrédite une fois de plus la pensée gnostique selon laquelle l'homme est une sorte d'intrus dans la création, que « jeté » dans le monde par un créateur mauvais, il est « rejeté »<sup>50</sup> par le reste de la création.

### **III. La Gnostique**

Au sens large, le gnostique est l'être capable de porter un regard particulièrement lucide et scrutateur sur la vie. S'il est ainsi intransigeant avec le monde présent c'est qu'il sait – de façon intime, quoique souvent inexplicable – que son essence véritable est d'un autre ordre. C'est précisément cette « connaissance »-là qui lui confère sa qualité de « gnostique ». L'existence terrestre étant ainsi ressentie comme le résultat, accidentel, d'une séparation aliénatrice d'avec une réalité supérieure, le gnostique n'aura qu'un but : retrouver la modalité d'être dont il fut privé par le scandale de la création. Par conséquent, sa démarche consistera à se libérer de tout ce qui le fait souffrir ici-bas – le temps, la matière, son corps, ses passions, son moi, le mal qui est en lui – pour se reconnecter avec le bien-être primordial, qui n'est autre qu'une sorte d'invulnérabilité, d'oubli de soi. Trois aspects importants de l'œuvre d'Anna de Noailles permettent, à mes yeux, de suivre les articulations de cette double démarche de libération et de reconnexion : les paradoxes de l'amour ; la fusion de notre auteur dans la nature et les retrouvailles avec le Dieu bon, faisant pendant, en vertu du dualisme qui régit la pensée gnostique, au dieu mauvais,

---

<sup>50</sup> *Id.*, *Élévation*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 265.

dont nous avons parlé au début de ce travail.

## 1. Fusion amoureuse et ses ambivalences

Dans un monde absurde, reposant sur la dévoration permanente de la vie par la mort, l'amour apparaît, aux yeux d'Anna de Noailles, comme l'illusion suprême à laquelle les êtres humains s'accrochent. Voici comment l'amour est perçu dans le poème intitulé *Les morts*<sup>51</sup> : « Je vous bénis, Amour, archange pathétique, / Sublime combattant contre l'ombre et la mort, / Lucide conducteur d'un monde énigmatique, / Exigeant conseiller que consulte le sort [...]. » S'il ne fallait citer qu'un mot aux contours imprécis dont le langage humain use et abuse depuis la nuit des temps ce serait, nul doute, le mot amour. Dans l'utilisation qu'Anna de Noailles fait de ce mot dans la strophe ci-dessus, on voit bien les caractéristiques gnostiques dont elle l'investit : combattant, conducteur, conseiller ; sublime, lucide, exigeant. Dans cette optique, l'amour n'est pas une pure affaire de sentiments et encore moins d'instinct en vue de prolongation de la race humaine ; ce qu'Anna de Noailles attend de l'amour, c'est qu'il soit vecteur de connaissance, de reconnaissance (gnose), de reconnexion entre deux âmes « jumelles » séparées lors du scandale de la création. Cette coloration gnostique de l'approche de l'amour et plus généralement de la vie se traduit par de nombreux aspects dans l'œuvre de notre auteur.

L'un des aspects les plus explicitement gnostiques de cette approche est le rapport particulier d'Anna de Noailles à la procréation : il consiste dans l'étonnement devant le fait de donner la vie, dans la mesure où, conformément à la pensée gnostique, ceux qui se décident à procréer, engagent le destin d'autrui, en attirant d'autres âmes dans l'empire des ténèbres. C'est ce qu'Anna de Noailles confie à un de ses poèmes contenu dans le recueil *L'honneur de souffrir*, portant le titre *LXIII*<sup>52</sup> : « La femme, durée infinie, / Rêveuse d'éternels matins, / Dans la puissance de l'instinct / Veut créer. Mais cette agonie // Plus tard, un jour, de son enfant, / Cette peur, ces sueurs, ces transes, / Ce mourant que rien ne défend, / En garde-t-elle l'ignorance? // Et toute mère, sans remords, / Triomphante et pourtant funèbre, / Voue une âme aux longues ténèbres, / Et

<sup>51</sup> *Id.*, *Les morts*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 283.

<sup>52</sup> *Id.*, *LXIII*, in : *L'honneur de souffrir*, t. 3, p. 287.

met au monde un homme mort... » Rien de plus radicalement gnostique que cette condamnation du désir de « propager » la vie. Dans un récit du recueil *Le Conseil du printemps*, ce désir est qualifié d'« impie » et de « détestable »<sup>53</sup>. Mais c'est dans le chapitre « Les justes paroles », dans les proses poétiques d'*Exactitudes* qu'on trouve l'expression la plus achevée du refus gnostique de procréer d'Anna de Noailles. Dans un dialogue aussi bref que poignant, Le Passant pose des questions à L'Ombre au sujet de sa venue au monde, de sa vie et de sa mort. Le chapitre, d'un nihilisme parfait, s'achève sur le conseil donné au Passant par l'Ombre d'épargner à l'éventuel être humain « le redoutable et l'épuisant trajet »<sup>54</sup> de la vie.

La condamnation de la procréation est liée chez Anna de Noailles au sentiment de vanité de la vie terrestre et au refus de se soumettre à l'ordre aliénateur du monde dans lequel le gnostique, en parfait étranger, se sent « jeté ». Elle s'inscrit dans ce que Jacques Lacarrière appelle « pratiques érotiques hétéromorphes »<sup>55</sup> chez les gnostiques. Hétéromorphe, le refus de procréer l'est évidemment par rapport à l'opinion commune qui ne saurait remettre en cause le fait de donner la vie sous peine de scandaliser la morale et les critères de la « normalité ». Mais « différente » des autres, Anna de Noailles l'est également à beaucoup d'autres égards, concernant l'amour et la vocation des êtres sexués sur la terre. En effet, l'œuvre d'Anna de Noailles est construite autour de formes spécifiques de l'érotisme, d'ordre gnostique, qui ont pour but, difficilement exprimable et transmissible, de reconstituer l'unité originelle du monde, de retrouver le temps d'avant la chute où rien n'était encore séparé, de « combattre les fragmentations de ce monde »<sup>56</sup>. Dans cette perspective reconstructrice d'un tout dispersé dans l'univers suite au scandale de la création, la gnose accorde une importance capitale à la femme considérée comme « détentrice d'une parcelle privilégiée de la puissance originelle »<sup>57</sup>. Nul doute que l'œuvre entière d'Anna de Noailles, construite autour de figures féminines, reflète

<sup>53</sup> *Id.*, *Le Conseil du printemps*, textes réunis, annotés et postfacés par E. Higonnet-Dugua, Paris, éd. Michel de Maule, 2008, p. 125.

<sup>54</sup> *Id.*, *Exactitudes*, Paris, éd. Grasset, 1930, p. 10.

<sup>55</sup> Jacques Lacarrière, *Les Gnostiques*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>57</sup> *Ibid.*

admirablement cet aspect de la gnose. Mais voyons de plus près, – trop brièvement hélas ! – les principales façons dont s’illustre chez notre auteur ce que vient d’être dit.

Refusant la sexualité procréatrice censée repeupler la terre (ce qui est la mission accordée à la femme par le christianisme officiel), Anna non seulement ne renonce pas au désir, mais construit très clairement son œuvre autour de l’exploration de celui-ci, en lui assignant simplement une autre finalité : celle d’opérer, à travers le rapport avec un homme, une fusion avec le vrai Dieu, autant dire avec la partie manquante de son propre être, dispersé à travers le temps et l’espace. L’unique objectif de cet amour-fusion est de combattre la fragmentation du monde et de faire « disparaître » la première de toutes les « prisons », celle du moi.

C’est notamment dans l’œuvre en prose d’Anna de Noailles qu’on peut suivre cette problématique. À lire cette œuvre, on constate la récurrence du thème, gnostique s’il en est, des retrouvailles d’amants célestes, séparés par une chute aliénatrice. Tout un champ sémantique de « reconnaissance », de « réunion », d’« aimantation » ou encore d’« emmêlement » revient sans cesse dans les œuvres successives de cet écrivain en attestant ainsi ce qui fut, à n’en pas douter, une sorte d’obsession pour l’auteur de *La Domination*. Dans ce roman précisément ce champ sémantique ressort le plus. Elisabeth, amoureuse d’Antoine, se retrouve face à l’évidence : « Quand elle a ainsi reconnu son ami ? Ils se sont parlé à peine, mais à leurs frissons, à leur silence, à leurs clairs regards voilés, ils savent que les voici pareils, identiques, mêlés. Que leur importe la séparation ! Des deux bords de leur destin ils sont venus l’un vers l’autre ; la surprise et la force de leur rencontre ont fait se pénétrer à jamais le chaste amant et la chaste amante. Elle sait qu’il est Lui, lui sait qu’elle est Elle. Un seul sang baigne ces deux vies. »<sup>58</sup>. Il en est de même d’Antoine Arnault, qui pense : « J’ai partout cherché une voix qui répondît à ma voix. Pendant plus de trente années, – car mon deuil date du jour où je suis venu dans le monde, – votre absence me fut aussi sensible que l’est aujourd’hui votre présence. Vous vivez, je

---

<sup>58</sup> Anna de Noailles, *La Domination*, édition préfacée et annotée par François Raviez, Paris, éd. Librairie Générale Française, 2017, p. 197.

ne veux plus rien. »<sup>59</sup> Et le narrateur d'écrire : « Ces deux cœurs se réunissaient comme se rejoint l'eau libre enfin, qu'un obstacle divisait. »<sup>60</sup> Le recueil de nouvelles intitulé *Les Innocentes ou la sagesse des femmes* est également un immense réservoir de citations sur le terreau gnostique de l'amour chez Anna de Noailles. Un exemple parmi tant d'autres : dans la nouvelle « Parmi les lettres qu'on envoie pas (amour) », l'épistolière reconnaît dans le jeune homme à qui elle s'adresse « un fragment d'[elle]-même errant, non encore annexé »<sup>61</sup> et lui enjoint de se protéger d'une possible (ré)union qui serait comme un « emmêlement affreux et sacré où nul ne reconnaît plus sa part intégrante. »<sup>62</sup>

Ce passage révèle toute l'ambivalence des retrouvailles d'amants célestes dont nous avons parlé plus haut. En effet, tout comme la gnose où le dualisme entre le bien et le mal est fortement accentué, les amants gnostiques ne sauraient échapper à cette bipolarité. Ainsi, la chasteté, la candeur, la pureté céleste alternent chez Anna de Noailles avec la voracité, la haine et le désir de destruction de l'être « aimé ». « Aimé », car étant une sorte de double, il est donc fatalement destiné à être « annexé », c'est-à-dire dominé, absorbé, incorporé, englouti... L'« emmêlement » « sacré » ne tarde jamais chez Anna de Noailles à se transformer en emmêlement « affreux » ; les « fragments » célestes rassemblés (aimantés) en un tout par la force du prétendu amour (fusion) retournent à leur condition de fragments par le biais d'une relation qui ressemble à une destruction (confusion) où « nul ne reconnaît plus sa part intégrante ». « Ce n'est pas une tendre chose / D'aimer! L'instinct dévorateur / Pille l'âme, les yeux, l'odeur, / Et puis, lassé, il se repose. », dit le poème CXIII<sup>63</sup>, contenu dans le recueil *Poème de l'amour*. Annexer, piller, dévorer... Mais aussi manipuler, pervertir, chosifier, souiller, anéantir...

De ces stratégies guerrières, nihilistes et néantisantes, de l'amour, l'œuvre noaillienne nous offre pléthore d'exemples. Et c'est, encore une fois, dans l'œuvre en prose que ces exemples sont les plus explicites. Antoine Arnault, le héros de *La Domination* (le pendant masculin de Sabine de Fontenay, héroïne de

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>61</sup> *Id.*, *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, Wrocław, éd. Amazon Fullfilment, s.d., p. 39.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> *Id.*, CXIII, in : *Poème de l'amour*, t. 3, p. 141.

*La Nouvelle espérance*), après avoir reconnue en Elisabeth son Amie, la transforme aussitôt dans son esprit en Ennemie. Jaloux de la jeunesse de la jeune femme et des hommes qu'elle pourrait aimer, lui faisant subir, tour à tour, son « ardeur » et sa « fureur », il l'aliène chaque jour un peu plus au point qu'elle lui semble « impure »<sup>64</sup>. On retrouve la même psychologie basée sur une « haine ardente » chez le héros du *Conseil du printemps* : n'osant pas aborder la femme mystérieuse qui l'obsède, « il sentait bien, en même temps, qu'un fauve qu'il s'étonnait de dominer encore combattait en lui pour s'emparer de cette femme délicate, pour la terrasser sans scrupule, pour la dévorer avec le besoin et la réjouissance d'un long appétit, sans plus interroger l'assentiment de sa victime irritante. »<sup>65</sup> Il en est de même des personnages féminins dans les romans et les nouvelles d'Anna de Noailles. Toutes – Sabine de Fontenay en tête – reflètent exactement la même psychologie de « fauve » ou de « femme-vampire », jouissant de la « domination » et de la « dévoration » de l'homme qu'elles « aiment ». Ou plutôt des hommes – car ceux-ci se succèdent les uns après les autres dans ces cœurs sauvages, jaloux et nihilistes, incapables, dans leurs « longs appétits » de les « distinguer » entre eux.

Tout cela nous confronte à la question cruciale de la pensée gnostique qu'est le mal, en l'occurrence le mal généré par les désirs démesurés de l'âme humaine, laquelle âme, comme nous l'avons vu, perd, précisément, son « humanité » créatrice pour retourner à l'« animalité » destructrice, dans les rapports avec d'autres individus, que ces rapports soient d'ailleurs amoureux ou d'une autre nature. Mais ce mal ne fait pas seulement souffrir les « victimes » « délicates » terrassées par les fauves prédateurs jamais assouvis qui peuplent l'univers littéraire d'Anna de Noailles. Il fait tout autant souffrir le cœur farouche de notre écrivain, puisque l'on sait que toute son œuvre est d'inspiration autobiographique<sup>66</sup>. D'où, paradoxalement – mais seulement en apparence – la nostalgie du calme, de la douceur et de la pureté – dans la pensée noaillienne. Un poème intitulé précisément *La nostalgie*<sup>67</sup> exprime le regret du temps qui passe et

<sup>64</sup> *Id.*, *La Domination*, *op. cit.*, p. 236.

<sup>65</sup> *Id.*, *Le Conseil du printemps*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>66</sup> Rappelons ici que le roman *La Domination* est inspiré de la relation complexe qu'Anna de Noailles entretenait avec Maurice Barrès.

<sup>67</sup> *Anna de Noailles*, *La nostalgie*, in : *Les éblouissements*, t. 1, 421.



qui amène avec lui l'inévitable salissure de l'âge adulte « [...] – Avoir quinze ans, rêver dans l'herbe haute et chaude / Où le soleil s'ébat, / Sans se lever pour voir si le bel Amour rôde, / Si l'on entend ses pas. / Savoir que l'on aura, pour posséder le monde, / Tous les autres étés, / Et goûter cette joie insensible et profonde / D'être sans volupté. » Passage plein de mélancolie où s'exprime la fatigue d'un cœur dévorateur n'aspirant au fond qu'à une joie insensible, abstraite des longs appétits de volupté. C'est ce qu'il arrive à ressentir aussi à Antoine Arnault, le héros nihiliste et ennuyé de *La Domination*, à la faveur de la douceur d'un soir d'été. « L'été, c'est justement ce qu'on ne peut pas dire ! Les pelouses et le ciel font deux amoureuses haleines. Chaque arbre est content du monde. Dans cette satisfaction infinie le corbeau doucement traverse l'azur. Il n'est plus de voracité : tout baigne et tout chante... »<sup>68</sup>, écrit-il à son ami Martin.

Qu'il n'y ait plus de voracité : tel paraît donc en réalité le désir sous-jacent des cœurs voraces chez Anna de Noailles et qui nous fait inévitablement penser à ce paradoxe apparent des gnostiques qui s'adonnaient au mal avec pour seul but l'envie de l'épuiser à force de le pratiquer<sup>69</sup>. C'est peut-être ce désir de pureté et de douceur opposées à la souillure et à la sauvagerie des cœurs voraces qui explique l'intérêt d'Anna de Noailles pour l'univers claustral qu'elle dépeint notamment dans *Le Visage émerveillé*. Non que la sœur Sophie, troublée par Julien, soit sans volupté, mais elle accomplit un certain progrès spirituel par rapport aux autres héroïnes noailliennes : celui de se libérer du long appétit de dévoration et de retrouver en elle la pureté de l'enfance. C'est cette sorte d'innocence – ou d'inoffensivité – que nous retrouvons dans ce passage : « J'ai pris froid, je suis un peu malade. Vous m'avez envoyé cette fatigue pour me sanctifier, Seigneur. Je vous remercie, vous me sauvez. Mon âme n'a plus son profane emportement, je me guéris de ma violence, de ma folie ; j'ai beaucoup souffert et toussé toute la nuit, mais je me sentais purifiée, libre, innocente. Si on m'avait apporté des jouets sur mon lit, j'aurais joué. »<sup>70</sup> Si l'œuvre d'Anna de

<sup>68</sup> *Id.*, *La Domination*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>69</sup> C'est ce que rappelle, entre autres, Denis de Rougemont, dans son livre *La Part du diable* (Paris, éd. Gallimard, 1982), en citant le cas de la secte gnostique des Carpocrates. En retournant la formule « le mieux est l'ennemi du bien », en « le pire est l'ennemi du mal », ceux-ci s'adonnaient au mal pour en anéantir l'essence (pp. 245-246).

<sup>70</sup> Anna de Noailles, *Le Visage émerveillé*, Paris, éd. du Rocher, 2004, p. 94.

Noailles dépeint le mal inhérent aux cœurs voraces, elle démontre également, de façon tout aussi évidente, le véritable fantasme de la « petite fille », âge associé, dans la mythologie noaillienne, à l'absence de tout mal dans l'être humain.

## 2. L'ici-bas : familière éternité

La sensibilité gnostique, guidée par une énigmatique réminiscence d'une modalité d'existence supérieure à la condition terrestre, nous venons de le voir, son lot de refus et d'inadaptations à l'ici-bas. Pour autant, comme le dit Yves Bonnefoy, dans son livre *La poésie et la gnose*, pour une âme gnostique, cette nostalgie d'un autre temps et d'un autre lieu « n'est nullement dans le cas de la poésie une détestation de la vie et du monde où il faut la vivre. Bien au contraire, c'est de ce qui reste de beauté dans les arbres, les fleuves, les nuées, les bêtes – [...] – et de ce qu'il y a d'évident attrait dans des visages et leurs regards, que résulte ce sentiment d'une perte. Le lieu terrestre a grand prix pour les amis de la poésie. »<sup>71</sup> Ce qui reste de beauté... Car, en dépit des agissements du principe corrupteur (le mauvais démiurge) à l'aube des temps, le monde créé – considéré par la cosmogonie gnostique comme le monde du mélange – conserve les traces de sa nature primitive, supérieure à la matière, bonne, lumineuse. Et ce sont précisément les poètes qui sont les plus aptes à capter les parcelles de cette beauté, éparses dans l'univers. La gnose leur permet d'accéder à la portion éternelle de leur être, c'est-à-dire à l'unité, à la plénitude dont ils ressentent la nostalgie. À leur sujet, Yves Bonnefoy, poète lui-même, écrit : « [...] ils perçoivent la suffisance là même et à l'heure même où ils éprouvent le manque. La lumière qui baigne le monde d'à présent n'est-elle pas la même que celle du monde de l'origine et déjà, de ce fait, une promesse ? Le chemin de retour, elle nous donne à penser qu'il s'ouvre en tous lieux et à tout instant. Nous sommes de ce monde, estime la poésie, au plus vif de son inquiétude. Et même qu'il est facile de découvrir en nous d'indéniables vestiges de cette plénitude perdue! Ce sont des souvenirs de notre petite enfance.»<sup>72</sup>

Ces paroles s'appliquent on ne peut mieux à la poésie d'Anna de Noailles, poésie dont la plus grande partie, rappelons-le, est consacrée à l'expression de

<sup>71</sup> Yves Bonnefoy, *La Poésie et la gnose*, op. cit., p. 19.

<sup>72</sup> *Ibid.*

l'amour pour la nature environnante<sup>73</sup>. Il y aurait pléthore de poèmes à citer pour illustrer l'affirmation de Bonnefoy. Relisons l'un des plus beaux : *Offrande à la nature*<sup>74</sup>. « Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent, / Nul n'aura comme moi si chaudement aimé / La lumière des jours et la douceur des choses, / L'eau luisante et la terre où la vie a germé. // La forêt, les étangs et les plaines fécondes / Ont plus touché mes yeux que les regards humains, / Je me suis appuyée à la beauté du monde / Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains [...]. » Tout y est : le sentiment religieux de respect devant l'immensité de la création, la certitude d'être élue pour en déchiffrer le sens caché et célébrer la beauté multiple : éléments, lumières, parfums, germinations... Le lien d'Anna de Noailles avec la nature est si fort qu'on peut parler d'une consubstantialité de l'auteur avec les phénomènes naturels. N'est-ce pas le sens du poème intitulé *Été*<sup>75</sup> ? L'auteur y écrit, en contemplant le ciel azuréen, toujours dans l'esprit d'élection qui la caractérise : « Quel brûlant orgueil me soulève ! / L'univers, le sublime été, / Ont-ils dormi dans mon côté / Comme Adam portait le corps d'Ève ? // Azur divin ! Jour créateur ! / Ô Jupiter, ton aile insigne / S'ébat près de moi, mon beau cygne ! / Un monde coule de mon cœur... » ? Anna fait partie de la nature à tel point que la nature apparaît dans de nombreux poèmes comme un prolongement d'elle-même. Un exemple encore - mais il y en aurait des centaines : le poème *Le jeune matin*<sup>76</sup>. Immergée dans la nature, reconnectée à sa force, Anna de Noailles fait enfin l'expérience de fusion totale à laquelle elle aspirait en cherchant l'amour. « [...] Mon cœur, mes doigts, mes yeux profonds / S'entr'ouvrent comme des pétales, / Je suis la tulipe qui fond / Sous la lumière orientale. // Je suis le lilas abrité / Dans le bosquet que l'aube humecte, / Je suis le bourgeon, duveté / Comme les ailes d'un insecte, // Et lorsque je parle aux rameaux, / À l'oiseau glissant dans l'espace, / Nous nous disons les mêmes mots / Et nous sourions face à face... »

Dans cette parfaite analogie entre l'humain et la nature, les deux règnes échangent pour ainsi dire leurs essences, leurs identités profondes : le moi

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 47 : « La voie à suivre : « Cette voie ? Ce qui, dans l'exil, délivre des rêves, c'est la capacité d'aimer, simplement, réellement, ce qui est là, près de nous. »

<sup>74</sup> Anna de Noailles, *Offrande à la nature*, in : *Le cœur innombrable*, t. 1, p. 55.

<sup>75</sup> *Id.*, *Été*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 417.

<sup>76</sup> *Id.*, *Le jeune matin*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 531.

humain fond dans le grand tout et la nature acquiert des traits proprement humains. La poésie d'Anna de Noailles est en effet remplie de savoureux et admirables exemples de personnifications des choses naturelles. Un bambou est ainsi vu par le poète comme « languissant » et « amoureux de l'air »<sup>77</sup>. Les lis blancs dans les prés mouillés ont des « cœurs » et des « visages », et forment dans l'imaginaire poétique d'Anna de Noailles rien moins qu'un « peuple »<sup>78</sup>. Le poème *Le chant du printemps*<sup>79</sup> annonce « Quelqu'un » qui revient : c'est le printemps ! – hôte encore invisible mais parfaitement perceptible par la magie de sa sève et de ses germinations. Aux multiples occurrences du mot « peuple » appliqué dans la poésie de notre auteur aux choses naturelles, à celle du pronom indéfini « quelqu'un », ajoutons enfin l'emploi du nom « personne » qualifiant également la nature environnante. Nous le trouvons, entre autres, dans le poème *Enchantement*<sup>80</sup>. Une longue description d'un jardin illustrant le topos littéraire de *locus amoenus*, dans laquelle bat le « cœur » et coule le « sang », trouve en effet son point d'orgue dans cette suprême personnification, où même les objets sont transfigurés par le regard du poète : « Tout ce qui vit ici, la fontaine, le banc, / La cloche du jardin qui sonne, / Le délicat cerfeuil qui frise sous le vent, / Sont pour moi de douces personnes. » Et le poète de conclure sur l'immensité de son amour pour la terre : « – Ah ! comme j'ai tenté, pendant de longs printemps, / Avec des phrases parfumées, / De fixer la tiédeur, l'ardeur, le goût flottant / Des choses que j'ai tant aimées, / Mais maintenant, quand luit l'azur triple de Mai, / Mon cœur ébloui veut se taire. / Mourrai-je sans pouvoir dire combien j'aimais / La douce douceur de la terre ? »

« La douce douceur » de la terre... Il n'en fallait pas moins que cette apparente tautologie pour effacer toute « l'âpreté », toute l'« amertume », toutes les ambivalences aliénantes, afin de signifier l'accès à ce à quoi Anna de Noailles aspire au fond dans chacune de ses œuvres : l'unité intérieure, le calme, la dissolution des idiosyncrasies génératrices de son mal-être. Et c'est en effet dans l'enfance, – un véritable thème obsessionnel chez Anna de Noailles – que les

<sup>77</sup> *Id.*, *Soir basque*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 470.

<sup>78</sup> *Id.*, *Le verger de lis*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 520.

<sup>79</sup> *Id.*, *Le chant du printemps*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 52.

<sup>80</sup> *Id.*, *Enchantement*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 511.

réminiscences de cette « unité » se trouvent conservées. C'est d'un tel état de bonheur, de joie et de légèreté que parle, entre autres, le poème *Matin d'Ile-de-France*<sup>81</sup> « [...] Ah! C'est un jour si bon! C'est un si doux moment! / C'est tant d'espoir dans l'air, sur les eaux, sur la plaine ! // Et l'on est tout à coup heureux comme à neuf ans, / On rit près d'un massif de fleurs tièdes et lisses, / On est soi-même abeille, aurore, brise, vent, / On est un cœur qui va jusqu'au fond des calices, [...] ». Dans l'état d'enfance retrouvée, sous un ciel d'azur, on « espère », on « rit », on se dépouille des scories aliénatrices de son être véritable : regrets, désirs<sup>82</sup>; soupirs, manques, ruses, perfidies, voracité...<sup>83</sup> Cet état de quiétude, d'unité, de joie intérieure culmine enfin chez Anna de Noailles dans l'image, nietzschéenne s'il en est (rappelons que Nietzsche eut une grande influence sur la pensée de notre auteur), de la danse. Nous trouvons cette image dans le poème intitulé *Le fruitier de septembre*<sup>84</sup> qui dépeint une Anna « dansant » « avec les douze mois ».

La nature apparaît ainsi comme le principal vecteur de reconnexion avec cette essence primordiale et qualitativement supérieure à la modalité d'existence qui, suite à une séparation aliénatrice, est devenue notre lot quotidien. Si cette séparation d'avec l'éternité était souvent apparue à la gnostique Anna de Noailles comme une injustice, la voici réconciliée avec la création telle qu'elle nous est donnée. « Non, l'univers n'est pas qu'un astre âpre et maudit ; / Ame religieuse, il est des paradis. / Ne cherche pas trop loin ces conquêtes célestes, / Entre dans un jardin. [...] »...<sup>85</sup> Les métaphores symbolisant la déficience et l'extranéité du poète ici-bas sont tout d'un coup invalidées car, son âme gnostique a retrouvé le chemin de retour : la nostalgie (littéralement la maladie du retour) n'a plus lieu d'être puisque le « gîte » originel est retrouvé et pleinement réinvesti : ce sont les jardins, la douce et belle nature ... C'est ce que confirme le poème *La consolation de l'été*<sup>86</sup> qui exprime la joie pure de la communion avec la nature dans un jardin, joie qui s'impose comme l'évidence

<sup>81</sup> *Id.*, *Matin d'Ile-de-France*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 499.

<sup>82</sup> *Id.*, *Midi paisible*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 312.

<sup>83</sup> *Id.*, *Bondissement*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 316.

<sup>84</sup> *Id.*, *Le fruitier de septembre*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 505.

<sup>85</sup> *Id.*, *Non, l'univers n'est pas...*, in : *Les forces éternelles*, t. 2, p. 601.

<sup>86</sup> *Id.*, *La consolation de l'été*, in : *Les éblouissements*, t. 1, p. 335.

de l'éternité : « [...] Car se peut-il qu'on soit sans espoir, que l'on meure / Quand tout est si divin et doux dans la demeure ? [...] – Ô jardins, ô maisons que je ne puis décrire ! / » Consubstantialité toujours : les jardins sont des « maisons » et Anna n'est plus un « hôte transitoire »<sup>87</sup> du lieu terrestre, mais une « fenêtre ouverte » où pénètre la lumière et la « douceur première » du matin.

### 3. Enfant de Dieu...

Comme l'écrit Henri-Charles Puech dans son étude « La gnose et le temps », dans les mythes gnostiques, les humains se divisent en trois catégories : les « gnostiques », ou les « spirituels », c'est-à-dire ceux qui sont capables d'accéder à la connaissance ; les « psychiques » – « les chrétiens ordinaires, les simples « croyants », qui ont une âme, mais pas l'Esprit » ; et, le plus bas dans l'échelle, les « hyliques » – ceux qui sont « asservis au corps et à la Matière »<sup>88</sup>. Le poème *L'exil*<sup>89</sup> par lequel nous avons commencé ce travail peut être interprété dans cette perspective. En effet, en simplifiant les choses, on peut y distinguer deux catégories d'esprits : d'un côté l'esprit qui ressemble à un mélange d'hylique et de psychique ; de l'autre celui qui va dans le sens du gnostique et qui est incarné par l'auteur du poème.

Après l'image d'une humanité « germée » de façon inopportune, ce sont, d'abord, les hyliques que décrit le poète, dans les strophes deux, trois et quatre : « Les hommes, liés à la terre, / S'y balancent placidement », endormis, incapables d'« étonnement » face au « mystère » de leur existence. Le champ sémantique de l'engourdissement spirituel (« placidement », « endorment ») et de l'asservissement à la matière (« liés à la terre ») se poursuit à travers d'autres mots relevant du même registre : quiétude, habitude, complaisance dans l'inertie. S'oppose à ce registre celui de mystère omniprésent d'une part, et de la nécessité implicite d'étonnement face à celui-ci, de l'autre. Au bouleversement spirituel qu'un tel étonnement pourrait faire naître en eux, ces êtres faits de matière préfèrent cependant « le repos et la volupté », lesquels, « Complices du

<sup>87</sup> Cette formule qualifie la difficile adaptation des mélancoliques au monde de l'ici-bas. Voir, par exemple, son emploi par Jackie Pigeaud, dans la postface à Burton, Robert, *Anatomie de la mélancolie*, t. 3, trad. de Bernard Hoepffner, Paris, éd. Corti, 2000, p. 1897.

<sup>88</sup> Henri-Charles Puech, « La gnose et le temps », *op. cit.*, p. 76.

<sup>89</sup> Anna de Noailles, *L'exil*, *op. cit.*, p. 451.

divin mensonge [...] / Bercent pieusement leur songe / Dans le lit de l'éternité. » Arrêtons-nous un instant sur ces trois derniers vers. Le premier d'entre eux renoue avec l'idée d'un Cosmocrateur incompetent et malhonnête (« le divin mensonge ») qui, loin de chercher à éveiller sa créature en vue de la perception d'une réalité supérieure, choisit au contraire de la maintenir dans l'état de songe par le biais de deux vecteurs bien connus des idées sur la mollesse de l'âme humaine – le repos et la volupté. L'espace d'une strophe se dessine donc un solide réseau d'un sommeil métaphysique (« bercer », « songe », « lit ») dans lequel sont maintenus les hylés.

Les hylés peuvent néanmoins connaître l'illusion d'un progrès spirituel. Ils deviennent alors des « psychiques », c'est-à-dire des « chrétiens ordinaires ». De ces croyants à tous égards consensuels la suite du poème brosse une image pleine d'ironie. Ce sont d'abord leurs certitudes que la jeune Anna de Brâncovan – future Anna de Noailles – met en cause. « Ils croient qu'au-dessus de leur tête / Le paradis est un miroir / Qui les contemple, et qui reflète / Leur ignorance et leur savoir. // Sans que jamais leur foi se lasse, / De leur gîte artificiel / Sortant chaque chose de place / Ils ont déjà meublé leur ciel. » « Croire », « paradis », « foi », « ciel » : autant de mots-clés du christianisme orthodoxe qui ne perturbent guère les « croyants ordinaires », vivant de certitude d'en avoir cerné le sens et les contours, à force de les entendre et de les répéter comme une leçon bien apprise. Parvenus de la spiritualité, ils appréhendent les réalités métaphysiques de la même manière qu'ils appréhendent les réalités physiques, ce qu'illustre le vers « ils ont déjà meublé leur ciel ». Mais aussi, dans la suite du poème, les mots triviaux employés dans le contexte desdits préparatifs de l'au-delà, tels que « ruse », « intérêt », « prévoyance ».

Mais cette certitude n'est évidemment qu'ignorance et illusion profanatrice. « Il semble à leur humeur légère / Qu'ils ont pénétré la cloison, / Et que leur âme ménagère / Ne fait que changer de maison. » Arrêtons-nous sur l'image de la cloison à pénétrer : elle a une forte connotation gnostique. L'idée de « pénétration » renvoie évidemment à la connaissance, qui est le but ultime de tout gnostique. L'image de la cloison quant à elle est une métaphore de la difficulté d'accès à la véritable connaissance. En effet, rappelons que, selon les

mythes gnostiques, les deux mondes – le monde du vrai Dieu et le monde d’ici-bas – sont radicalement séparés et seuls les rares initiés (les gnostiques) peuvent abolir cette séparation ontologique. Mais ce n’est pas le cas des « croyants ordinaires » dépeints par Anna de Noailles. Ce qui distingue ces êtres imparfaits, au contraire, c’est non seulement leur profonde ignorance mais encore, ce qui est pire, la complaisance dans cette ignorance : « Ils ont défendu qu’on leur ôte / Leur calme ignorant et replet, / Car ils ont inventé la faute / Pour punir ce qui leur déplait. // Esclaves soumis à l’usage, / L’austère méditation / Ne leur jette point au passage / sa dure interrogation. // Ils adorent la main qui plisse / Les moires des vivants décors, / Et ne cherchent pas quel caprice / A livré leur âme à leur corps ». Ces trois strophes situées très exactement au milieu du poème, constituent une sorte d’acmé dans la confrontation de la perception des chrétiens orthodoxes (« croyants ordinaires ») et des impératifs auxquels doit faire face le gnostique digne de ce nom. D’un côté les certitudes : l’installation abêtissante dans le « calme ignorant et replet » ; soumission docile à la religion officielle et ses dogmes (notions de la « faute » et de « punition » arbitraires) ; l’acceptation tranquille des décrets d’un dieu qui inclut dans sa création les ravages du temps et la mort (« Ils adorent la main qui plisse / Les moires des vivants décors »...). De l’autre les efforts qu’on attend du gnostique : « l’austère méditation » ; « dure interrogation » ; la nécessité de « chercher » le sens caché des choses, en refusant les certitudes dictées par « l’usage ».

Le poème *Ô monde ! Nous passons...*<sup>90</sup> reprend cette problématique l’espace des deux premières strophes pour ne développer par la suite, longuement, que le portrait de ce que l’on peut appeler le gnostique, incarné par l’auteur du poème. « Nous allons sans jamais trouver l’essentiel / De la terrible énigme à nos yeux suspendue ; / Et détournant leurs yeux prudents de l’étendue, / Les hommes au front bas ont oublié le ciel. » Mais, dit la suite du poème, « quelques-uns » parmi la foule humaine qui glisse à la surface de la terre ont refusé ce « destin commun » qui permet aux humains « d’errer avec indifférence ». Toujours « interrogeant l’espace », remplis d’amour, de force et de courage, « Ceux-là

<sup>90</sup> *Id.*, *Ô monde ! Nous passons...*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 241.



n'ont pas de frein, ils ont reçu des dieux / Un ordre séculaire, excessif, unanime ;  
 / Par-delà les torrents, par-delà les abîmes, / Ils poursuivent sans peur leur sort  
 aventureux. » Sans surprise, l'âme gnostique d'Anna de Noailles se reconnaît  
 dans ces êtres lucides et sans concessions : « - Seigneur, vous m'avez dit d'être ce  
 pèlerin / Qui s'épuise et pourtant que jamais rien n'entrave ; [...] » Cette élection  
 n'est en effet pas une sinécure : elle comporte son lot de fatigues, de peines, de  
 fardeaux, au point que le poète se dit « le plus las parmi tous les apôtres ».  
 « Mais », - s'adresse-t-elle à Dieu - « quelquefois le soir, quand l'univers s'est tu,  
 / Quand, rompu par l'effort, le peuple humain sommeille, / Vous m'ouvrez  
 dans l'espace un chemin revêtu / Du blanc scintillement des stellaires abeilles. /  
 J'assemble sous mes mains les paradis perdus ; / Un musical silence éclate à mon  
 oreille ; / Mon âme ressent tout sans en être étonnée, / Le serpent sous mon pied  
 a sa tête inclinée. / Je touche un fruit secret que plus rien ne défend, / Et vous  
 êtes mon Dieu, et je suis votre enfant... » L'allusion biblique au serpent tentateur  
 et à la connaissance (l'image du « fruit secret », mais qui n'est plus  
 « défendu »...) nous autorise à voir dans ce poème la voie d'accès à la gnose,  
 autrement dit le chemin vers le Dieu de la lumière antérieur et supérieur au Dieu  
 des ténèbres.

On ne peut ne pas remarquer le très solide réseau sémantique chrétien dans  
 ce poème (« Seigneur », « paradis perdus », « âme », « serpent », « fruit  
 défendu », « enfant de Dieu »...). Pour autant, Anna de Noailles n'a jamais été  
 « croyante » au sens commun du terme. Son christianisme, si tant est qu'il en y  
 ait un, est, redisons-le, éminemment hétérodoxe. Il consiste précisément non  
 dans l'acceptation du « destin commun » des « croyants ordinaires » sûrs de leur  
 fait, mais bien dans la distanciation volontaire - à caractère gnostique - par  
 rapport à celui-ci. Pourtant, comme le cri de cette âme - que beaucoup diront  
 incroyante - est poignant, dans sa recherche intransigeante de la vérité ! Comme  
 cette âme insoumise aux usages est capable de débusquer les faux-semblants  
 derrière les satisfactions de façade ! « [...] - Etre un tigre blessé, qui s'allonge et  
 qui saigne / Dans vos forêts, mon Dieu, peu sûr d'être sauvé... / J'ai vu trop de  
 repos chez ceux qui vous atteignent : / La sainteté n'est pas de vous avoir

trouvé ! »<sup>91</sup> Le christianisme d'Anna de Noailles est fondé non sur la possession – car nul ne possède, littéralement, l'énigme (sauf, encore une fois, les chrétiens ordinaires que le poète perçoit comme des gestionnaires de leurs rapports avec le ciel), mais bien sur une nostalgie inexplicable d'une réalité supérieure à la modalité d'existence ici-bas, radicalement « autre », et inaccessible au sens littéral du terme. « Mon Dieu, je ne sais rien, mais je sais que je souffre / Au-delà de l'appui et du secours humain, / Et, puisque tous les ponts sont rompus sur le gouffre, / Je vous nommerai Dieu, et je vous tends la main. // Mon esprit est sans foi, je ne puis vous connaître, / Mais mon courage est vif et mon corps fatigué, / Un grand désir suffit à vous faire renaître, / Je vous possède enfin puisque vous me manquez ! »<sup>92</sup> Nous ne sommes pas loin ici de la plus pure mystique baroque...

## Conclusion

« Les grandes choses exigent que l'on s'en taise, ou qu'on en parle avec grandeur : avec grandeur, c'est-à-dire avec cynisme et innocence. »<sup>93</sup>, écrit Nietzsche, dans *La Volonté de puissance*. L'œuvre d'Anna de Noailles, qui fut une nietzschéenne de pure souche, illustre on ne peut mieux ce propos. Jetons, en guise de conclusion, un dernier regard sur les mots clés de cette affirmation. On ne saurait se méprendre sur ce que sont « les grandes choses », pour Anna de Noailles, ainsi que pour les gnostiques éternels de tous les temps : Dieu, la création, l'homme, la vie, le mal... Mais qu'est-ce cette alliance de cynisme et d'innocence, dans laquelle Nietzsche voit la seule forme d'honnêteté intellectuelle susceptible d'aborder ces « grandes choses » ?

Dans ses *Mémoires* rédigées peu avant sa mort, Anna de Noailles rapporte une anecdote révélatrice : au cours d'une leçon consacrée à l'orthographe, dans son enfance, on ne parvient pas à lui faire écrire le début de la dictée : « Dieu est juste. » « 'S'il est juste, il ne saurait être bon', affirmais-je avec l'entêtement de

<sup>91</sup> *Id.*, *La prière*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 237.

<sup>92</sup> *Id.*, *Mon Dieu, je ne sais rien*, in : *Les vivants et les morts*, t. 2, p. 243.

<sup>93</sup> Friedrich Nietzsche, *La Volonté de puissance*, trad. de l'allemand par H. Albert, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1991, p. 25.

ceux qui refusent jusqu'au supplice de participer à une action coupable. »<sup>94</sup>, se souvient-elle. Cette anecdote – qui, en termes de philosophie pointe rien moins que la nature aporétique du mal dans le monde – reflète bien, me semble-t-il, le sens de l'alliance nietzschéenne de « cynisme » et d'« innocence » face aux « grandes choses ». Car, au fond, ne faut-il pas voir dans cette alliance, en apparence contradictoire, tout simplement, la faculté de raisonner et le courage de penser par soi-même ? « Cynique », la réflexion de la petite Anna aurait à coup sûr pu le paraître aux yeux d'un professeur par trop pédant, ou à ceux des élèves qui avaient trop bien « appris » leurs leçons. Mais Anna, elle, dès sa venue au monde, pense par elle-même. De façon intransigeante. Avec son intelligence<sup>95</sup>, sa lucidité, son hypersensibilité et son sang. Là est son privilège « insigne »<sup>96</sup> qui lui ouvre la voie à la connaissance (la gnose). Là aussi, l'origine de son nihilisme et de son indéradicable mélancolie : on n'approche pas les énigmes du monde impunément.

Ses pensées « cyniques », Anna de Noailles n'a jamais cessé de les dire « innocemment », en toute honnêteté intellectuelle fondée sur l'observation de la vie, à travers ses œuvres, et notamment sa poésie. C'est cette coloration « cynique » – donc « immorale », « scandaleuse », au sens commun du terme – celui des chrétiens ordinaires que dénonce le poème *L'exil* – que j'ai voulu analyser dans ce travail. Le gnosticisme étant en effet à l'origine considéré comme une « hérésie », c'est-à-dire un mouvement de pensée qui prend le contrepied de la religion officielle, j'ai essayé de démontrer que la pensée d'Anna de Noailles, que je qualifie de gnostique, reste ancrée dans un tel renversement de valeurs. Rappelons ici l'idée essentielle de ce renversement, dont découlent tous les autres aspects gnostiques de l'œuvre noaillienne : la création, voulue bonne, fut pervertie par un principe corrompteur au détriment des êtres humains. Les isotopies de ce préjudice, de ce sentiment d'injustice ressenti par les « victimes » du scandale cosmique en question sont fortes, audacieuses et nombreuses, dans l'œuvre d'Anna de Noailles, car rien n'est plus révoltant aux

---

<sup>94</sup> Anna de Noailles, *Le livre de ma vie*, Paris, éd. Bartillat, 2008, p. 261.

<sup>95</sup> Les bonnes de la petite Anna avaient, semble-t-il, l'habitude de répéter à son sujet : « Cette enfant est trop intelligente pour vivre » (*Le livre de ma vie*, op. cit., p. 150).

<sup>96</sup> L'un des mots particulièrement affectonné par Anna de Noailles.

yeux de notre auteur que l'insulte portée à l'innocence et à la beauté.

Mais, précisément, puisque l'innocence et la beauté existent dans l'être humain, elles ne sauraient provenir d'un démiurge mauvais. En effet, si l'approche gnostique de la vie humaine met en avant la figure d'un Dieu ennemi de l'être humain – c'est le trait distinctif du gnosticisme, généré principalement par le désir de comprendre l'origine du mal dans le monde – il ne faut pas perdre de vue le fait que le gnosticisme est avant tout la croyance dans l'existence de deux Dieux : le bon et le mauvais. Ou plutôt le mauvais, et le bon, car le mal, aux yeux du gnostique, est plus fort que le bien, mais pour autant ce dernier n'est pas inexistant : il suffit d'en avoir la nostalgie au fond de son âme et d'en recueillir les parcelles « éparses » sur la terre des hommes. Exactement, comme le fait, obstinément, Anna de Noailles dans ses œuvres. Au nihilisme de notre auteur s'oppose son panthéisme ; aux ténèbres des tombes – la célébration de la clarté des jours d'été ; au sentiment de pesanteur – la légèreté et la joie... Et cette dialectique, ces ambivalences infinies font que cette pensée, en apparence « cynique », « pessimiste », « immorale », garde incontestablement, et pour ainsi dire, irrémédiablement, sa part d'« innocence ».

## Bibliographie

- Bible de Jérusalem (la), Paris, éd. Desclée de Brouwer, 1999.
- Bonnefoy, Yves, *La Poésie et la gnose*, Paris, éd. Galilée, 2016.
- Cioran, Emil, *La Chute dans le temps*, in : *Ceuvres*, Paris, éd. Gallimard, 1995.
- Devitte, Jacques, « Du refus à la réconciliation. A propos de l'acosmisme gnostique », *Le Temps de la réflexion*, n° 10, « Le Monde », 1989.
- Flaubert, Gustave, *Tentation de Saint Antoine*, éd. de Claudine Gothot-Mersch, Paris, éd. Gallimard, 1983.
- Hadot, Pierre, « Gnostiques », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1995.
- Lacarrière, Jacques, *Les Gnostiques*, Paris, éd. Gallimard, 1973.
- Nietzsche, Friedrich, *La Volonté de puissance*, trad. de l'allemand par H. Albert, Paris, éd. Librairie Générale Française, 1991.
- Noailles (de), Anna, *Ceuvre poétique complète*, édition présentée et annotée par Thanh-Vân Ton-That, Paris, éd. Du Sandre, 2013, 3 tomes.
- *La Domination*, édition préfacée et annotée par François Raviez, Paris, éd. Librairie Générale Française, 2017.
  - *Le Conseil du printemps*, textes réunis, annotés et postfacés par E. Higonet-Dugua, Paris, éd. Michel de Maule, 2008.
  - *Exactitudes*, Paris, éd. Grasset, 1930.
  - *Passions et vanités*, Paris, éd. L'Harmattan, 2005.
  - *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, Wroclaw, éd. Amazon Fullfilment, s.d.
  - *Le Visage émerveillé*, Paris, éd. du Rocher, 2004.
  - *Le livre de ma vie*, Paris, éd. Bartillat, 2008.
- Ors (d'), Eugenio, *Du baroque*, Paris, éd. Gallimard, 2000.
- Pigeaud, Jackie postface in : Burton, Robert, *Anatomie de la mélancolie*, t. 3, trad. de Bernard Hoepffner, Paris, éd. Corti, 2000.
- Puech, Henri-Charles, « La gnose et le temps », *Eranos-Jahrbuch*, n° XX, 1952.
- Rougemont (de), Denis, *La Part du diable*, Paris, éd. Gallimard, 1982.
- Rousset, Jean, *Anthologie de la poésie baroque française*, Paris, José Corti, 1988, t. 1.
- Serroy, Jean, *Poètes français de l'âge baroque, Anthologie (1571-1677)*, Paris, éd. Imprimerie nationale, 1999.

